

68
- 1978

Sommaire

Le monde de la santé

Ph. Deschamps p. 5

Confrontation

Equipes de France
Equipes Tiers Monde
Août 1977 p. 19

■ « Coup d'envoi »

Fr. Corenwinder p. 21

■ Dynamique des échanges

G. Gouvreur p. 25

■ Vers la rencontre de juillet 1978

J. Rémond p. 63

Nous avertissons nos lecteurs que, pour la plupart d'entre-eux, leur abonnement commençait avec le numéro 67. Qu'ils aient la gentillesse de le renouveler sans tarder.

Abonnement ordinaire 40 F

Abonnement de soutien 50 F

LETTRE AUX COMMUNAUTES
DE LA MISSION DE FRANCE
C. C. P. : PARIS 21.596.44 V.

Le monde de la santé

Philippe Deschamps

Le monde de la santé avec lequel partager la bonne nouvelle

Notre solidarité avec lui.

Les malades

Le Monde de la Santé, c'est d'abord le monde de ceux qui en sont privés, frustrés. Monde des malades, des souffrants, hommes, femmes, enfants — monde des pauvres en santé, des pauvres tout court.

Peuple immense, sans frontière, puisque tous les hommes, à un moment ou l'autre de leur vie, sont susceptibles d'en faire partie.

Même si, comme je vais le faire, je limite mon regard au milieu des malades mentaux, cette réflexion reste valable.

Qui peut prétendre ne pas rejoindre un jour ce monde là après une dépression, un traumatisme crânien ou, un jour, du fait de la sénilité.

Cette possibilité qui nous menace tous devrait nous rendre proches et solidaires de ces malades — nous sommes de la même pâte humaine bien fragile — et, pourtant, bien souvent, elle produit un effet contraire ; nous nous situons à l'égard des malades mentaux dans une attitude défensive. Nous soulignons la *différence* entre eux et nous, comme pour rester intouchables.

La société exclut de son sein — enferme — ceux dont la différence avec nous, l'écart de la « Normalité », l'étrangéité, nous dérangent, nous gênent. Leur fragilité nous renvoie à nos propres fragilités camouflées ou à celles de nos proches.

Nous nous sentons atteints... et c'est difficile à accepter et à supporter. Alors, on exclut, comme on le faisait autrefois pour les lépreux.

Le malade mental est un « pauvre » à divers titres. Sa souffrance la plus douloureuse est de se sentir exclu de la société de soi-disant bien portants, des gens dits normaux.

**Notre solidarité,
à nous chrétiens,
avec ce monde
des malades :**

Il est bien difficile de parler de solidarité de la Communauté chrétienne avec les malades mentaux (hormis la prise en charge de certains hôpitaux psychiatriques par des communautés de religieuses). La communauté chrétienne participe à leur égard aux défauts de toute la société... même pour l'Aumônerie.

En Essonne « devant les difficultés rencontrées par le Conseil Episcopal pour trouver des Aumôniers d'hôpitaux psychiatriques »... lit-on dans « Présence et Dialogue ».

Quant, prêtre Aumônier, je me dis vivre une certaine proximité et une certaine solidarité avec eux, je sais que je ne dois pas me payer de mots. Il s'agit d'une solidarité et d'une proximité bien « relatives ».

Je peux essayer d'être proche d'eux

Cet effort d'approche, de proximité est pénible.

Il impose, en effet, une disponibilité de tout instant, à toute éventualité — y compris le missel à travers la figure au milieu de la Messe, ou le coup de poing — ou l'injure : prêtre de Satan, fils de p.....

Il impose — ce qui est encore plus pénible, un véritable dépaysement, une autre langue, une autre logique — ou une absence de logique — un autre mode de rapports que ceux auxquels nous sommes habitués.

Je peux essayer de sympathiser avec eux

et pour cela les écouter longuement et patiemment, cheminer avec eux, les accompagner des années durant dans une maladie affreusement immuable ou qui passe au contraire par des phases de guérison apparente et d'autres de rechutes spectaculaires et combien douloureuses pour le patient et difficiles à vivre pour celui qui veut l'accompagner. Mais, dans cet effort de proximité et de solidarité, je sais qu'ils me restent, pour une part, étrangers et différents et je dois accepter cette différence, cette altérité, cette distance entre eux et moi. Je dois en prendre acte — « il n'y a pas de véritable amour sans franche acceptation de l'altérité de l'autre ».

Je sais que leurs problèmes sont « leurs » et ne peuvent être « miens » et que je ne peux et ne dois essayer de les porter comme tels ni pour leur bien, ni pour le mien.

Si je ne dois pas me situer en spectateur... en « voyeur », je dois néanmoins garder une *distance*, ne pas me laisser atteindre en profondeur par leur maladie, par leur drame personnel.

Le tout est de trouver « *la juste distance* » qui permette à la fois de manifester une présence vraie, chaleureuse et nécessaire pour aider le malade à porter son mal et pour le soutenir — s'il y a lieu — dans l'espérance de la guérison, et en même temps — une présence qui ne soit en rien « fusionnelle » ou ne reproduise pas une relation qui fut néfaste et que volontiers le malade recherche et aimerait revivre : attachement excessif, régression vers une attitude infantile, dépendance etc... Cette relation serait souvent gratifiante pour le prêtre, mais peu respectueuse de la liberté du malade et contraire à une éventuelle guérison.

— Je n'ai pas non plus — avec des motivations religieuses derrière la tête — à jouer à Jésus-Christ. Lui seul connaît ce qu'il y a au cœur de l'homme. Lui seul peut se charger complètement de la souffrance des hommes, Lui seul fait coïncider absolument connaissance de l'homme et amour de l'homme.

Il connaît et il aime dans un même mouvement. Moi, j'aurai toujours devant la maladie d'un homme et en même temps devant son mystère, à tâtonner, à chercher à mieux connaître, à mieux comprendre — et en même temps parce que l'homme n'est pas pour moi — comme il peut l'être pour le médecin — un objet d'étude — à mieux l'aimer — ce malade qui m'est si différent, si étranger.

Donc, si l'on parle de *solidarité* avec « le pauvre » qu'est le malade mental, il faut *mettre des bémols* — c'est une solidarité très relative en un sens.

Cela ne dispense pas, bien sûr, par ailleurs, de vivre une certaine solidarité en prenant fait et cause pour un malade ou un groupe de malades — sans défenses — dont la dignité et les droits ne seraient pas respectés dans le comportement que certains auraient avec eux ou dans les traitements qu'on leur ferait subir.

Le monde des soignants

Le monde de la santé, c'est aussi le monde de tous ceux qui sont au service de l'homme malade pour l'aider à recouvrer la Santé, cet équilibre humain physique et psychique qui permet de vivre aussi pleinement que possible.

Le travail des psychiatres, des psychanalistes, des psychologues et des différents soignants peut-être encore plus que celui de tout autre médecin, parce que, eux rejoignent et prennent en charge l'homme en ce qui lui est le plus essentiel : la raison. Ce travail est tellement proche de celui du Christ pour rendre l'homme libre (ce qui n'est qu'une partie du travail du Christ) — que je ne peux, comme prêtre, que me sentir solidaire d'eux dans la *visée de leur travail*.

Le mien passe en grande partie et se coule dans le dynamisme du leur.

Il s'agit d'abord pour moi, comme pour eux, d'aider un homme aliéné à recouvrer sa liberté, et toutes les dimensions d'un vie vraiment humaine :

— qu'il puisse reprendre en mains la responsabilité de sa vie,

— qu'il puisse renouer des relations humaines avec les autres.

Cette solidarité, je la retrouve aussi *au niveau des moyens employés*, — exceptions faites, bien sûr, des traitements purement médicaux et d'autres procédés techniques de soins — auxquels je ne connais pas grand chose et auxquels je ne suis guère mêlé. Mais les préalables de ce travail de libération de l'homme aliéné, sont ceux que l'Evangile nous donne pour des relations humaines interpersonnelles :

- l'écoute de l'autre,
- l'acceptation de l'autre tel qu'il est,
- le respect de l'autres, de sa dignité de personne humaine, de sa liberté.
- le non-jugement moral à son égard.

toutes choses qui font partie de l'amour de l'homme selon Jésus-Christ.

Je suis en accord profond avec ce travail au service de l'homme.

Je me dois simplement de le respecter, de chercher à le comprendre, de ne pas l'entraver, bien sûr, et ce n'est pas toujours facile, donc de m'y associer dans la mesure du possible, tout en restant à ma place — et en même temps, je me dois de le prolonger. Les psychiatres redonnent au malade le sens de la responsabilité personnelle de sa propre vie et une capacité de relations interpersonnelles ; je dois, tout en suivant ce cheminement essayer d'aider ce malade à retrouver, dans la joie, sa place par rapport à Dieu, sa vraie place de fils de Dieu, aimé de Dieu.

Prêtres - Aumôniers, nous nous sentons solidaires du travail des psychiatres et de ce qui les anime : le désir de guérir, de permettre à des hommes de retrouver le goût de vivre, le sens de la vie, une certaine plénitude de vie. Souvent, de leur côté, ils nous reconnaissent en solidarité avec eux et ils nous associent à ce qu'ils font, nous livrant ce qui, en d'autres circonstances serait du fait du secret professionnel.

Solidaires, mais aussi combien distants d'eux du fait de notre non-savoir et de notre non-pouvoir, alors qu'eux ont un réel pouvoir sur les malades, à défaut d'en avoir toujours un sur leur maladie.

Nous sommes solidaires des soignants parce que nous partageons le même centre d'intérêt — la vie des malades — parce que nous sommes attelés, comme eux à procurer « un mieux être », « un plus être » à des gens démunis de tout, parfois :

— un jour, on change une malade de service. Dans le premier pavillon, elle pouvait s'occuper de 3 chats, c'était toute sa vie. Dans le nouveau pavillon la surveillante ne pouvait supporter les chats, donc il n'y en a pas. De ce fait, la malade regressa. Elle ne descendit plus du dortoir, elle était très triste. Une infirmière, qui savait son amitié pour les chats, a fait faire une photo, puis un agrandissement de son chat et l'a fixé au-dessus du lit de cette malade. Venant voir cette grand-mère, j'admirais la photo et elle me dit : « Heureusement que j'ai ça ; sans cela je n'aurais rien à moi ». Je n'ai pu m'empêcher de rapporter cela à l'infirmière et de la féliciter.

Et pourtant, nous sommes souvent marginalisés :

— du fait des préjugés qu'ils ont sur la fonction du prêtre,

- sur ses liens à une Eglise qu'ils jugent sévèrement et cela à partir d'événements églisiens, regrettables qu'ils ont vécus personnellement,
- ou à partir du dire religieux des malades — c'est leur pain quotidien — La sexualité et la religion doivent être les deux thèmes qui reviennent le plus souvent.

Sans doute la croix à la boutonnière évoque bien des choses et suscite des questions posées au prêtre (par exemple, un malade que je rencontre en arrivant à l'hôpital : « comment va Dieu aujourd'hui ?) mais les médecins eux-mêmes et les soignants entendent constamment des propos sur le thème religieux.

Bien des déviations mentales sont liées à des motifs religieux :

- * culpabilisation excessive,
- * auto-mutilations physiques (main droite coupée - œil droit arraché).
- * délire mystique
- * manque d'épanouissement de vie à cause de tous les tabous et interdits paralysants qu'enseigne l'Eglise et qui leur semble inhumains (masturbation - relations pré-conjugales - la pilule).

Nous sommes solidaires dans leur recherche de conditions de vie plus justes, dans leur recherche de reconnaissance par le corps médical ou l'administration, de la qualité de leur travail dans des conditions difficiles ; mais solidaires jusqu'à un certain point seulement, n'étant pas syndiqué et n'ayant pas les mêmes conditions de travail (ce manque de solidarité jusqu'au bout, dans le combat pour la justice est douloureux, quand on partage d'aussi près que possible la vie des hommes).

Nous sommes proches et solidaires de certains soignants sur le plan d'un travail humain au service de l'homme malade — d'abord cela — et c'est l'essentiel — mais à plus forte raison proches et solidaires de ceux et celles qui, ouvertement partagent notre Foi et donnent à la vie cette « qualité d'être » que procure la Foi.

En fin de compte, dans ces diverses solidarités — avec les malades, les soignants, les médecins — celle qui est la plus forte est la première.

Sans doute, même si parfois ce compagnonnage avec le malade mental est très pénible, il est plus gratifiant que les autres solidarités.

Si j'ai choisi ce travail à l'hôpital, puis à l'hôpital psychiatrique, c'est sans doute que j'y trouvais une satisfaction pour des motivations personnelles — (l'image que je donnais ou me donnais de moi — rien n'est pur dans nos déterminations) — et aussi peut-être évangéliques. Les malades, les pauvres, les exclus, ne sont-ils pas les préférés de Jésus-Christ, les plus aptes au Royaume ?

« Le Seigneur m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres ».

C'est à eux que l'Eglise est d'abord envoyée : « les pauvres sont évangélisés », c'est le signe du Royaume de Dieu déjà là.

Je me veux lié à ceux qui n'ont pas de défense — qui n'ont pas la parole et qui, de ce fait, sont souvent traités injustement.

Je me réjouis si, percevant la proximité intérieure que je veux vivre avec eux, ils me font des confidences, me parlent comme un ami parle à son ami (même si c'est délirant) et si, dans cette amitié, dans cette écoute amicale, peut leur être révélée quelque chose de la tendresse que Dieu leur porte.

*Ce que je pense avoir appris
de Dieu
au contact des malades mentaux
et de ceux qui les soignent
ou sont à leur service*

Dire le Dieu de Jésus-Christ aux psychiatres

J'ai fait l'expérience douloureuse de mon incapacité à le faire.

Il s'agissait, à l'occasion de la mort d'un psychiatre chef de service de pédiatrie, de proclamer l'Evangile de Jésus-Christ devant un auditoire nombreux de psychanalystes, psychiatres, psychologues et personnel soignant, au cours d'une Messe.

J'ai pris conscience que pour eux tous, marqués profondément par le freudisme, tous les mots par lesquels s'exprime notre Foi, étaient piégés, ne pouvaient pas être reçus avec le sens précis que nous leur donnons, évoquaient chez eux tout autre chose que ce qu'ils nous disent à nous : Dieu Père — La Résurrection — l'Eglise-mère — l'amour — le sacrifice — Jésus-Christ Sauveur — le péché — le jugement.

Je m'en suis sorti en prenant l'Evangile de la « résurrection réanimation » de la petite fille de 12 ans, sans parler du miracle, mais en soulignant seulement combien Jésus-Christ pour moi Fils de Dieu, Dieu Lui-même, était humain à l'égard des parents et de l'enfant, et combien le travail d'un psychiatre — (de véritable réanimation d'un enfant autique, complètement muré en lui-même, par exemple), était proche de celui-là et avait, pour moi, prêtre, et devait avoir pour Dieu — le Dieu auquel je croyais — une valeur infinie.

A ces hommes pour qui Dieu est une création de l'inconscient pour répondre à un besoin, à un manque, pour qui la Parole

dite « de Dieu » est une parole « de l'homme sur Dieu », je ne sais pas dire le Dieu de Jésus-Christ, mais, ce que je sais, c'est qu'eux, psychiatres et soignants, qui travaillent à leur école, m'ont beaucoup appris sur Dieu, de Dieu.

Dire le Dieu de Jésus-Christ aux malades mentaux,

c'est autre chose et c'est aussi très exigeant.

Dans leur dépouillement, dans leur pauvreté qui a de multiples aspects, ils sont, bien plus que nous, disponibles à l'esprit de l'Evangile, à l'esprit des Béatitudes, à l'accueil et à la compréhension du Dieu pauvre, ami des pauvres.

Sans doute, il faut nous méfier de certaines images de Dieu qui les ont marqués, de façon regrettable, et, dans nos expressions, être très attentifs à ne rien dire qui pourrait évoquer un Dieu juge, un Dieu tout-puissant au mauvais sens du terme, un Dieu qui punit, un Dieu moralisateur.

A travers cette exigence qu'ils nous imposent, ils nous obligent nous-mêmes à mieux retrouver le Dieu des petits, des pauvres, des anawims, ce Dieu là qui est celui de Jésus-Christ, avec lequel ils peuvent être de plain pied, si l'on peut dire.

Ils nous obligent à décanter l'expression de notre Foi et notre Foi elle-même, de tout ce que nous trimbalons nous-mêmes de plus ou moins erroné sur la souffrance, sur le péché, le jugement et qui fait parfois écran entre nous et le Dieu des pauvres — des humbles — des petits — qu'eux rejoignent tout naturellement.

Un exemple : avec Robert Desbuissons, dans la cave aménagée en bureau où nous recevions alors les malades, un jour nous préparions la liturgie du dimanche. Arrive, Henri, ancien légionnaire, tout dépoitraillé, en tenue d'hôpital, costaud, sympathique, plein de tonus, genre « Zorba le Grec »...

« Alors, qu'est-ce que vous foutez, tous les deux ? » — « Tu vois, on prépare le sermon pour dimanche ». — « Ah ! si c'était moi qui leur parlais à vos bigotes, je leur dirais : « En ce temps-là, Jésus-Christ dit à Saint Pierre : descends du train et ferme la portière ». — « C'est une image ».

Nous nous mettons à rire un bon coup, puis je lui dis : « qu'est-ce que tu veux dire avec ton train et ta portière ? » et tout étonné, il me répond : « Comment, Philippe, tu ne sais pas que c'est Jésus-Christ qui nous a ouvert les portes de l'Espérance ?... » et il se mit à nous dire toute la force d'espérance qui était en lui et que ni les murs, ni les années d'enfermement à Sainte Anne, à l'hôpital psychiatrique parfois cimetière pour morts-vivants, n'avaient pu amoindrir.

Je n'ai pas su raccrocher son espérance au train dont il parlait, mais j'ai été heureux de constater que ce dynamisme que j'avais vu en œuvre chez lui pour remonter le moral de camarades abattus, avait sa source en Jésus-Christ.

Par leur comportement, ces malades m'ont plus appris sur Dieu que je ne pourrai leur en apprendre.

A vivre en compagnie des malades mentaux — ces plus pauvres parmi les pauvres — à vivre aussi avec des hommes dont la vie est polarisée par ce service des malades, on prend quotidiennement des bains d'Évangile.

On est renvoyé à l'Évangile — il y a des résonances en nous de l'Évangile — des échos d'Évangile. Ça sent l'Évangile à Sainte Anne.

Peut-être ai-je le regard faussé pour être plus émerveillé que scandalisé, mais, s'il y a de l'ivraie à côté du bon grain, Jésus-Christ nous a déchargés du soin de s'en occuper et se l'est réservé, pour quand il en aura le temps.

On est renvoyé à Jésus-Christ :

— qui a été exclu

— qu'on a dit « Fou, possédé du démon »

— qu'on a voulu faire taire.

ramener à la maison parce qu'il en était gênant
pour sa famille par ses propos et ses comportements,
comme le sont tant de malades mentaux.

On est renvoyé à Jésus-Christ qui s'est fait proche de tous ceux qui souffraient, comme le font tant de soignants et de médecins.

J'ai le sentiment de découvrir de l'intérieur, vitalement, expérimentalement quelque chose de Jésus-Christ, de Dieu que j'avais appris intellectuellement.

Je reconnais là, des mœurs de Dieu, des manières de Dieu qui font en moi écho à l'Évangile.

Dans ce service de l'homme qu'est un service hospitalier, à travers des attitudes d'hommes malades — dépouillés de tout masque — mis à nu — n'ayant plus le contrôle de leur parole ni la réserve que nous avons — ou à travers des comportements de soignants, j'entre plus avant dans le mystère de l'homme, mais aussi dans le mystère de Dieu. J'apprends beaucoup sur l'homme et sur Dieu ; ils me font deviner ce que peut-être Dieu, ce que c'est qu'aimer.

- en respectant la liberté, (cela va loin quand l'exercice de la liberté, perturbe l'ordre établi),
- en n'étant pas paternaliste,
- en n'humiliant pas.

Ce qui m'émerveille en particulier, c'est que souvent ce sont des incroyants qui, par leur manière d'être, me font pressentir un peu plus ce qu'est Dieu — et j'ose croire que l'Esprit-Saint a été répandu largement dans leur cœur — par voie directe, sans passer par « la tuyauterie » de l'Eglise.

La patience de Dieu

La bible nous l'a décrite. Le Christ nous l'a bien révélée et je l'ai apprise. Ici, je la vois vécue à travers la patience des malades et des soignants.

• Mme L. est dans le même service depuis 40 ans, et n'est sortie qu'une fois, il y a 20 ans, pour aller en chirurgie... à Sainte Anne ! Toute sa vie, c'est lire le matin, très tôt, son « formulaire de prières » et ensuite, elle s'occupe des autres.

Alors que nous étions assis face à face entre son lit et celui de sa voisine qui a 35 ans (à 18 mois, elle a fait une méningite et est restée à cet âge mental — elle a toujours un chiffon, comme un petit enfant ; elle le met dans son corsage ou sous sa jupe, elle le sent, elle le repose). Toutes les 2 minutes, pendant que nous parlions, elle venait tirer les draps du lit de Mme L. pour le défaire, puis elle partait en se cachant, comme un enfant qui a fait une bêtise. Comme je disais à Mme L. « Cela ne vous énerve pas à la longue ? », elle me répondit : « Oh, je me dis que c'est mon purgatoire, je n'ai pas été assez humble autrefois ».

• Mme D., surveillante, manifeste cette patience en supportant ce qui serait insupportable ailleurs.

Elle écoute, des heures durant, un délire pour déchiffrer ce qu'il y a dessous en ne désespérant jamais d'un malade.

L'accueil de Dieu

Je le pressens à travers la disponibilité, l'accueil de celui qui est rejeté par la société — qu'on respecte ici et dont on ne se moque pas.

Le respect du malade

Pas de curiosité malsaine, de « voyeurisme » mais, une connaissance qui va très loin à l'intérieur de lui et qui est tout entière mise à son service, au service de sa guérison.

En Dieu, pas de faille entre connaissance et amour. Dieu connaît tout sans que cela soit un spectacle pour Lui — ni que ce soit gênant pour l'autre. Nulle disjonction en Lui entre l'acte d'aimer et celui de connaître, avons-nous déjà dit.

Respect de la liberté

Dieu, seul, la respecte absolument ; mais le médecin ne le fait-il pas aussi un peu, lui qui suggère, propose, invite — et ne rejette pas quand on ne l'a pas écouté.

Dieu, a-t-on dit, est contagion brûlante d'existence.

Pour moi, certains médecins ou soignants, par leur présence, leur façon d'être sont appel à une existence plus haute.

La gratuité de l'amour de Dieu

Je la perçois à travers :

— le travail absolument gratuit c'est-à-dire sans résultat aucun, qui consiste à soigner des séniles — sans aucune connaissance, ni reconnaissance...

— la gratuité du travail des ergothérapeutes ou des arthérapeutes...

— la gratuité de l'amour d'une mère qui vient tous les jeudis et les dimanches voir sa fille depuis 18 ans, sans que celle-ci n'ait

aucun mouvement vers elle, mais seulement vers les gâteaux qu'elle lui apporte...

« Il faut appeler divin l'amour qui est assez fort pour ne pas exiger la réciprocité comme condition de sa constance ».

Ce travail gratuit évoque, chez moi, l'amour de Dieu. Je souhaite qu'en le vivant, ces soignants soient prédisposés à découvrir un jour le Dieu d'amour gratuit.

Quel vent frais, en tout cas, dans ce monde où tout est commandé par l'utilité, la nécessité, la rentabilité, que cette « gratuité » du travail de certains soignants.

Le Dieu proche *des pauvres, des petits*, je le vois à travers l'infirmière qui a la fête du service danse avec un malade mental ou celle qui va faire des achats dans les magasins sans aucune gêne, avec des malades très marqués physiquement par leur mal mental.

L'humilité de Dieu

« Ce non-retour absolu sur soi », je le vois dans le service inconditionnel du malade, et cela même qu'il est insupportable, sans limite de temps et malgré la fatigue nerveuse.

Cela représente un dépouillement intérieur, une pauvreté, une humilité, que je n'ai guère vus ailleurs — que je n'ai guère pratiqués — et que je vois là, vécus assez massivement.

Sans doute, si cela me parle de Dieu, c'est parce que j'ai la Foi, et rien de cela, je le sais, ne peut-être, pour des incroyants, argument contraignant à la Foi.

Il reste que pour moi, j'ai l'impression de toucher du doigt Dieu à l'action, là. Dieu présent, là. Le Royaume de Dieu, déjà là, malgré l'extrême pauvreté des conditions de vie, la misère humaine, et l'athéisme de certains soignants ; il reste que je me sens appelé par eux, par leur comportement, à entrer, moi aussi, dans ces mœurs de Dieu que je découvre, et à rendre grâce des tâches de Dieu, de la marque de Dieu, dans le cœur de ces hommes du monde de la santé, comme dans celui des malades mentaux,

Confrontation

Equipes de France

Equipes Tiers - Monde

août 1977

“ Coup d'envoi ”

Francis Corenwinder

En Août 76, nous étions une quarantaine réunis ici. De cette rencontre P.O. - T.M. nous avons conclu qu'il valait la peine de continuer la réflexion engagée, et de l'élargir à toutes les équipes de France.

Plusieurs groupes, cette année, ont réfléchi sur les questions repérées (les 5 pistes de l'an passé) et vont tout à l'heure nous faire part de leur travail.

Pour situer ce que nous allons essayer de faire ensemble ces deux jours, il faut rappeler que cette mini-session a comme objectif de préparer une rencontre beaucoup plus large en juillet 78.

Nous avons l'espoir de compter parmi nous, en 78, non seulement ceux qui font partie des équipes M.D.F. au Tiers Monde, mais aussi un certain nombre de leurs amis, laïcs ou prêtres africains, latino-américains, etc., en sorte que le dialogue s'établisse concrètement entre chrétiens façonnés par des mentalités et des cultures différentes.

Les évêques du Comité épiscopal de la Mission de France participeront au travail commun, mais aussi, nous l'espérons bien, quelques évêques d'autres continents, en sorte que ce soit une véritable confrontation entre expériences d'églises locales.

Aujourd'hui Guy RIOBE, et dimanche Louis KUEHN participent à notre rencontre, au titre de l'Association, pour préparer avec nous ce que nous ferons l'année prochaine.

Nous sommes une soixantaine dans cette salle : des représentants du Maghreb, de l'Afrique noire, du Brésil ; des P.O. qui ont participé à la rencontre de l'an passé ; des représentants de l'Atelier Tiers Monde, et le Conseil presbytéral presque au complet. Car c'est le Conseil presbytéral qui est chargé de conduire le travail qu'on fera ensemble cette année

en vue de cette confrontation large de l'an prochain. Le C.P. a d'ailleurs constitué une commission pour aider à réaliser ce travail.

Je voudrais maintenant dire les deux ou trois convictions qui nous motivent pour une telle recherche :

Nous mettre à l'heure de l'histoire

Le monde est devenu solidaire. Ceux du Tiers Monde nous rappellent sans cesse la domination qu'exercent les pays industrialisés sur les pays sous-développés. Et en France, dès que nous abordons les problèmes économiques et politiques, nous nous trouvons devant les questions du redéploiement du capitalisme et les problèmes des multinationales et des impérialismes. Pierre Judet, l'an passé, nous a incités à découvrir les véritables solidarités qui lient les travailleurs européens et les peuples du Tiers Monde.

Nous avons besoin de nous confronter pour mieux saisir ce qui se joue aujourd'hui dans l'histoire des hommes à l'échelle de la planète.

Il nous est nécessaire de prendre en compte la nouveauté de relations et de rapports de force entre les peuples. Et ceci pour cette raison précise que *la Parole de Dieu ne sera significative pour le monde d'aujourd'hui que si nous, qui en avons reçu la charge, nous faisons l'effort de nous mettre à l'heure de l'histoire.*

Faute de faire cet effort de vérité sur ce qui se passe dans le monde, nous risquerions de laisser indéfiniment la Parole de Dieu patiner dans le vide.

Une même aventure

Une deuxième conviction motive notre travail : elle ressort de notre propre histoire personnelle et collective.

Année après année, chacun de nous, nous nous sommes insérés dans des mondes particuliers et tellement différents : monde ouvrier ou agricole, mondes Maghrebin ou africain, etc...

Là, nous avons vécu notre foi, nous nous sommes interrogés sans cesse, nous avons été profondément transformés comme hommes, comme croyants, comme prêtres.

Et nous avons été tellement marqués par nos insertions particulières que nous aurions pu croire que nous en étions réduits à poursuivre notre route chacun de notre côté, sans autre point commun entre nous qu'un certain passé, une même origine : celle de la Mission de France de l'après-guerre. Nous aurions pu croire que notre effort, en se diversifiant, était irrémédiablement éclaté.

Or il commence à nous apparaître que *c'est le contraire qui est vrai*. Peu à peu monte en nous la conviction que ce que nous sommes devenus en des lieux si divers relève d'une même démarche, d'une même attitude spirituelle dans la rencontre des hommes.

Nous percevons qu'une même aventure nous unit profondément, qu'une même « utopie » nous habite, celle que l'équipe de Tunis formulait ainsi : à savoir « qu'il est possible que la foi au Dieu de Jésus-Christ soit vécue et enracinée dans la culture arabo-musulmane ». Une même conviction donc peu à peu nous rassemble, celle que la Foi en Jésus-Christ est possible en d'autres cultures, en d'autres idéologies et que la Lumière du Christ peut *les éclairer de l'intérieur pour donner du Dieu vivant des témoignages inédits*. Et nous portons modestement ce projet ambitieux d'inscrire la foi en d'autres cultures, en d'autres idéologies.

Même démarche, même attitude spirituelle, même utopie, même aventure, nous sentons plus ou moins confusément ce qui nous rassemble par le dedans, nous qui sommes devenus si divers. Mais nous ne savons pas encore nous en expliquer comme il convient.

Pour une Eglise universelle

Mettre en clair ce que nous vivons les uns et les autres est pourtant essentiel (et c'est une troisième conviction qui motive notre effort) pour faire naître une Eglise qui puisse un jour mériter le nom d'Eglise universelle ; une Eglise qui soit la communion des églises particulières et bien typées chacune dans sa propre culture et ses propres combats, dans sa propre expression théologique et dans sa propre expression de prière.

Et ce que nous faisons entre nous serait alors comme une sorte d'apprentissage d'une véritable communion d'églises particulières, de ce que pourrait être demain une Eglise devenant vraiment universelle.

**

En terminant, je voudrais vous inviter à vivre ces deux jours comme une célébration :

- célébration de la Présence de l'Esprit dans les diverses cultures, toujours révélé par les pauvres et par ceux qui en sont solidaires ;
- célébration d'un Dieu qui est toujours en avant de nous, et qui nous appelle à accueillir la nouveauté, nous qui sommes toujours tentés de nous cramponner à quelques certitudes commodes ;
- célébration de notre Espérance d'une Eglise devenant peu à peu universelle, au fur et à mesure qu'elle devient réellement servante des pauvres et qu'elle retrouve sa véritable Source qui est l'Esprit de Liberté.

Dynamique des échanges

Gilles Couvreur

Voici un écho de la mini-session de cet été. Il ne s'agit pas d'une « thèse » mais d'une étape d'une longue route de partage : ainsi bien des discussions ne se comprennent que dans la foulée d'une rencontre analogue l'année précédente (« Confrontation prêtres ouvriers - tiers monde » : se reporter à la L.A.C., n° 60).

Au démarrage de ces deux jours, de longs temps d'écoute mutuelle :

*« Comment exprimons-nous la cohérence,
le lien entre compréhension de l'homme,
et compréhension de Jésus-Christ ?*

*Quelles questions nous pose
la manière dont nos copains situés
« ailleurs » que nous
expriment leur propre cohérence ? »*

Les participants de la session reconnaîtront sans peine les grands axes de nos recherches. Les lecteurs devineront les angles d'une confrontation qui s'est jouée entre différents groupes : Alger - Annaba, Tunis ; Sao Paulo - Salvador de Bahia - Volta Redonda (Brésil) ; Abidjan, Brazzaville, Kinshasa, Douala - Bamenda (Cameroun) ; Bobo Dioulasso (Hte-Volta) pour le tiers monde, d'une part. De l'autre un bon nombre de prêtres ouvriers ; mais aussi des ouvriers agricole ou rural ; des travailleurs de la santé et du tertiaire urbain ou rural ; des copains en équipe rurale ou urbaine ; ainsi que des jeunes en formation. En fait la trame des échanges laissera apparaître les aspects multipolaires de la confrontation qui peut être synthétisée autour de trois axes :

I. — Combattant pour la libération des hommes :

mais pour quelle libération ?

II. — Divers par la culture, l'idéologie, etc. Inscrivant dans l'histoire de « notre peuple » la foi en Jésus-Christ :

mais quel est son visage ?

III. — Membres de différents peuples, classes, cultures, concernés par Jésus-Christ et par l'Eglise :

mais est-ce une utopie ?

Combattant pour la libération des hommes :

**mais pour quelle
libération ?**

**Dans nos
combats,
une même visée**

Pour tous, est vécu un compagnonnage long et quotidien. C'est là que se noue une solidarité concrète, qui précède souvent la solidarité qui est fruit d'une analyse. C'est là aussi, dans ces réalités humaines où nous sommes enracinés, que se fait pour nous l'interpellation la plus profonde sur l'homme et son histoire comme sur notre propre foi.

Partage de vie, compagnonnage avec les pauvres. Un maçon note que l'homme bafoué, l'homme opprimé est un des meilleurs lieux pour entrer en relation avec Jésus-Christ : « *chaque fois*

que l'exploitation de l'homme se fait scandaleuse, j'ai à reconnaître le visage de Jésus-Christ ». Les hommes avec qui nous vivons ne sont pas seulement des pauvres : nous sommes — en France ou au tiers monde — victimes de l'exploitation. *« Sur les grands chantiers, nous avons fait l'expérience de l'exploitation de l'homme. Là se fait la prise de conscience ; une étincelle jaillit et l'engagement se prend »*. Quant à eux, les soignants, dans les hôpitaux, s'acharnent à se mettre au service de la vie d'hommes malades, alors même que cela n'a pas de sens humainement (ex. des débiles profonds).

Rejoignant une idée force de Marx, nous préférons parler de nos combats pour LES hommes plutôt que de parler de L'homme : car l'homme au singulier renvoie vite à une abstraction ou à une idéologie, tandis que comptent surtout pour la compréhension des hommes leur situation et le dynamisme de leur engagement.

Dans ce monde incohérent et débousolé, notre combat ici ou là, — en France et au tiers monde — se joue contre la société de profit, contre la domination de l'argent, contre l'exploitation. Il dénonce le capitalisme et l'impérialisme. Il vise la libération économique et politique des classes exploitées et des pays sous-développés.

« Reconnu par tous, l'objectif de nos luttes, c'est l'homme debout : bien sûr l'homme actuel, l'homme collectif, mais aussi l'homme dans son devenir. Et là, on rejoint la lutte des classes, la lutte des peuples, mais là s'enracinent des sensibilités différentes ».

Des approches différentes de l'homme

La visée est claire mais l'unanimité ne doit pas faire illusion. Nos situations sont variées, et nos compréhensions de l'homme sont différentes : notre vécu est toujours particulier. Il ne faut masquer ni nos diversités de situation ni nos diversités d'expériences humaines.

Dans les professions de la *santé*, le tiers monde est perçu à travers le prisme qu'est l'hôpital où le décalage est grand entre les émigrés traités ici par la médecine occidentale et les mêmes tels qu'ils seraient soignés dans leur pays. Par ailleurs, on y voit les hommes avec des lunettes : on les voit conditionnés par leur hérédité, être fragiles, souvent irrécupérables, et cela au moment

même où les moyens techniques leur permettraient d'être plus responsables de leur destin.

Sur l'autre rive de la Méditerranée, au *Maghreb*, arabité et islamité se conjuguent et se traduisent par un ensemble de comportements et de coutumes qui s'enchevêtrent à tous les plans de la vie. Et c'est dans cet horizon culturel que se réalise l'effort d'édifier un état moderne.

Bâtir un monde plus humain, mettre en œuvre un projet de société, la plupart d'entre nous en sont partie prenante avec bien des militants. Mais il y a aussi des *hommes dont on ne peut dire grand-chose* quant à l'avenir : ont été évoqués tout autant des techniciens et des cadres — englués dans l'argent et « avachis » dans la société de consommation — que des hommes broyés par la société actuelle, rendus fatalistes et incapables de concevoir un projet pour l'avenir.

Diversité des situations humaines, diversité également des approches de l'homme : notre compréhension des hommes change selon que nous sommes façonnés par l'une ou l'autre culture ; elle varie selon le modèle de société ou l'idéologie que nous choisissons. Trois débats se sont noués qui le mettent en évidence.

Des pauvres ou des nantis ?

Ainsi ce dialogue dans un carrefour :

— « *Quand je reviens en France et que je les regarde vivre, j'ai l'impression de gens nantis. Le problème est : comment annoncer l'évangile dans une société de repus ?* ».

— « *Mais il y a des pauvres ici, et pas seulement chez les immigrés. Il faut y regarder de plus près : sur les grands chantiers, j'ai un salaire de 400.000 francs ; mais il faut voir dans quelles conditions il est acquis : des journées de 10 heures, avec un déplacement qui brise la vie de famille* ».

— « *Oui. Mais ne te trompe pas dans les comparaisons : le moins nanti en France l'est plus que dans le tiers monde. As-tu mesuré la précarité de la vie là-bas ?* ».

— « *Tu raisones en technicien : dans la société qui est la nôtre en France, la dignité de l'homme requiert des choses autres. A Vénissieux, des masses entières d'hommes sont abîmés par les conditions de travail et écrasés par l'immédiat, réduits à répondre coup par coup aux problèmes les plus urgents (rentrée*

scolaire, santé, etc.). Ils subissent aussi un écrasement culturel, les moyens n'étant pas donnés à la classe ouvrière pour avoir du recul et pouvoir prendre la parole. C'est le reflet d'une société qui fabrique des diminués et qui en a besoin ».

**Exploités ; aliénés,
mais par rapport
à quoi ?**

Pour parler de pauvreté ou d'aliénation, quels critères faisons-nous jouer ? Les africains se méfient des repérages européens. Un carrefour a distingué :

● La misère ou le dénuement, une pauvreté globale, à la fois faim, manque du minimum, sous développement. Cette pauvreté, fruit de l'exploitation capitaliste est à faire disparaître ;

● Mais il y a aussi le manque d'existence : une sorte de non-être, un non-équilibre avec la nature, une dis-harmonie avec son corps, une impossibilité de dialogue avec les autres et de s'exprimer soi-même. Souvent le milieu traditionnel a été cassé sous l'influence conjointe des migrations, de l'industrialisation et de l'urbanisation. Cette pauvreté là est organisée par le capitalisme : *« les multinationales sont des "aplanadoras", des rouleaux-compresseurs ».*

S'il est facile de décrire les mécanismes de l'exploitation par les pays occidentaux et la nature des relations internationales, en note que le contenu du mot *aliénation* n'est pas le même au Congo et en France : *« Je n'ai pas rencontré d'africain qui s'estime aliéné. Ce sont des gens qui viennent d'acquérir leur indépendance : dans leur conscience personnelle, ils sont davantage libérés qu'aliénés. Aliénation est réservée au discours politique : c'est le fait de l'impérialisme, du néo-colonialisme, etc. ».*

Dans bien des pays du tiers monde, on rencontre des pauvres heureux de vivre. Dans le sud Algérois, des hommes qui sont de grands seigneurs, libres et heureux, même s'ils ne savent pas quoi manger le soir. En Afrique, les conditions minima de vie ne sont pas toujours réunies, mais il existe quand même une joie de vivre que tu ne trouves pas chez des gens plus aisés : quand tu as tout sur la table, si on t'apporte une banane, tu n'en as rien à foutre.

Comment se situer devant ces faits ? Comment les interpréter ? En a-t-on rendu compte en disant que ces hommes n'avaient pas encore pris conscience de leur situation réelle ? Ou bien faut-il envisager que l'épanouissement à l'occidentale ne soit pas un modèle unique et universel ?

Quelle libération ?

Qu'est-ce que le bonheur ? Pour beaucoup, à travers le monde, le critère demeure l'américain moyen. Mais ceci engage un développement qui embraye sur le progrès et le tourbillon de la vie moderne.

La croissance sans fin est-elle inéluctable ? Les sociétés développées sont devant un défi : celui du cycle production - consommation. Or des mythes persistent : celui de la science qui apporterait le bonheur, celui du progrès qui devrait être indéfini. Mais la croissance, à un rythme forcené traumatise et aliène : c'est ce que veut crier le « *vivre autrement* » des écologistes.

En tout cas la contestation telle qu'elle se développe dans les nations occidentales — où l'on a fait l'expérience de la vie très « évoluée » et de ses méfaits — y est davantage possible que dans certains pays du tiers monde où l'on est plus vulnérable aux mythes de la croissance selon le modèle capitaliste. Il faut beaucoup de liberté pour pouvoir imaginer un autre développement : cela engage toute une compréhension de l'homme.

“ Des hommes debout ”

La société que nous voulons pour les hommes sera faite par des « *hommes debout* » : leur libération leur permettra de se redresser. Que mettons-nous sous cette image ? « *Prendre en main son avenir ? Mais c'est une caractéristique des pays en voie de développement de vivre dans l'instant présent, d'où ce mal à se tourner vers l'avenir et à réfléchir sur l'avenir* ».

En France, les militants qui luttent pour maîtriser l'avenir le font dans l'horizon d'une culture séculière. « *Mes copains sont construits dans l'athéisme, pas forcément dans l'athéisme militant, mais dans cette espèce d'athéisme qui est enfermement dans le provisoire : on a affaire à un type de culture séculière* ».

Pour nous, l'itinéraire est bien balisé qui conduit des sociétés traditionnelles à ce type de *culture séculière* caractéristique de la grande ville et de l'industrialisation. Au point que la tentation pointerait d'en faire un cheminement-type et un modèle universel. Mais tout peut-il rentrer dans ce schéma ? Venue du Brésil, une voix le conteste :

Religions
afro-brésiliennes
et sécularisation

« *Au Brésil, depuis toujours, l'Eglise catholique est dominante ; pour entrer dans le pays, le baptême était obligatoire jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Au milieu de tout cela, il y a le*

croisement de 3 cultures, de 3 civilisations, de 3 races : indigènes, africains amenés comme esclaves, européens surtout portugais ; avec beaucoup de mariages. Dans ce pays à 98 % catholique, les religions afro-brésiliennes continuent à subsister et à progresser. Il y a plusieurs types de religions afro-indo-brésiliennes... Des religions d'origine africaine, et aussi des religions afro-indo spirites ou catholiques.

Enfermé dans ma cohérence d'occidental, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait de restes des religions primitives : des gens qui n'ont pas atteint un certain degré humain, civilisé ; une société qui n'est ni encore industrialisée ni urbanisée. En un mot, une séquelle du sous-développement. Il suffisait d'attendre qu'ils évoluent, qu'ils arrivent à ce que nous sommes.

Et puis, j'ai constaté que ces cultes ont résisté à trois siècles d'histoire, à l'Eglise, à la police qui ont voulu les faire disparaître : résistance importante ! J'ai alors découvert que ces religions étaient tout autre chose. Je les considère aujourd'hui comme le fruit d'une culture, c'est-à-dire d'une philosophie de la nature et de l'homme, et d'une mystique très élaborée. C'est quelque chose de très cohérent, ce n'est pas un assemblage de type magique, c'est quelque chose qui fait vivre des hommes.

Les faits montrent justement que — dans les coins les plus industrialisés, les plus urbanisés — ces cultes prennent une grande vitalité, au point que l'Eglise catholique voit une partie importante de ses membres les fréquenter. Et, autre phénomène un peu nouveau, ce qui atteignait davantage le petit peuple, prend de plus en plus dans les couches évoluées de la société : j'ai participé à Sao Paulo à des cultes où il y avait des hommes blancs, des professeurs d'université ; pas venus en curieux : c'était leur religion.

Comme français ou comme occidentaux, notre tendance serait de durcir les choses, de les scléroser. Mais ce serait une caricature de dire : il y a en Occident une culture séculière, en Afrique et en Amérique latine une culture qui n'est pas encore séculière. La vérité dément cette dichotomie. C'est un fait que la civilisation occidentale est très marquée par la sécularisation ; mais, comme toute culture, elle vit. Et il faut être très sensible aux phénomènes de résistance à cette culture, qui apparaissent sous les formes les plus variées, parfois aberrantes... Ceci est très important parce que les valeurs qu'on retrouve dans ces résistances à la société séculière et à la société industrialisée, en Eu-

rope ou au Brésil, sont pour une part convergentes et ont peut-être des racines communes. La société a secrété un style de vie dont les hommes ne veulent plus et ils vont chercher ailleurs ce que cette société ne leur donne plus ».

“ Collectif ” et socialisme

« A partir des événements, les syndicats travaillent à donner aux copains le sens du collectif. La dimension collective m'est entrée dans la peau. Toute vraie compréhension de l'homme rejoint le collectif et passe par des grilles syndicales et politiques ». Un prêtre ouvrier perçoit ainsi l'importance du COLLECTIF.

Mais un écho vient de Côte d'Ivoire :

« En approfondissant les conditions de la vie africaine, on s'aperçoit que la vie n'est plus possible en dehors du groupe : pour qui n'est pas partie prenante d'un collectif, la mort physique s'en suit. Apparaissent ainsi des points communs avec la classe ouvrière : tel est le cas du chômeur ou du retraité privé de l'apport d'un collectif. Mais ce besoin du groupe pour exister est-il le même en France ou au tiers monde ? ». Ici et là, le collectif est-il de même nature ? L'interrogation est importante pour appréhender ce que recouvre le socialisme en France, au Maghreb, en Afrique noire...

Comment le SOCIALISME va-t-il s'incarner dans d'autres peuples et s'enraciner dans d'autres cultures ? En Algérie, quel est le sens du socialisme référé à l'Islam ? Au Congo-Brazza, quel est le visage du socialisme marqué une option politique marxiste léniniste ? En Tanzanie, le choix du socialisme veut réorganiser la société non pas à partir d'une classe ouvrière inexistante mais à partir des structures traditionnelles : les villageois avaient des responsabilités, on leur rend la parole...

Ne faudrait-il pas un modèle de société qui intègre les valeurs traditionnelles et qui laisse un espace à la gratuité, au dialogue, à la fête ? Mais n'est-ce pas mettre en cause un modèle de société fondé sur une industrialisation poussée ? L'industrialisation liée à de « gros » outils de production — surtout transportés dans le tiers monde — devient instrument de domination. Il faut réévaluer l'industrialisation et son sens : mais les solutions syndicales et politiques françaises sont-elles aptes à le faire ? Peuvent-elles contribuer à redonner un sens à la vie ?

Par ailleurs, la lutte pour le socialisme en France est-elle porteuse d'espérance pour le tiers monde ?

- Les uns répondent affirmativement : museler les centres moteurs du capitalisme serait un acte positif pour le tiers monde parce que cela changerait les relations économiques.
- Est-ce si sûr ? répondent les autres : que dit le programme commun sur les revendications du tiers monde ? sur le problème de la croissance ?

Une solidarité dans nos démarches ?

Il faut en prendre acte : des mots tels que pauvreté, collectif, libération, bonheur, liberté portent la trace de nos approches différentes de l'homme. Une quête profonde nous mobilise, mais ses formes sont variables selon le pays, le conditionnement économique, la culture.

Enfermés dans nos particularités, nous butons sur la cohérence des autres : *« Ce qui me paraît valable pour l'homme ne l'est pas pour d'autres copains et vice versa ! Pourquoi ce qui me paraît cohérent à moi ne l'est pas pour eux et réciproquement ? Pourquoi ce qui me paraît incohérent dure depuis des siècles ? Percevoir cela est un choc : ma cohérence n'est ni meilleure ni moins bonne, elle est "autre", donc elle est relative ».*

La reconnaissance de la diversité des cultures nous enferme-t-elle dans le parallélisme de nos vérités parallèles ? Dans ce qu'elle a d'authentique et d'humainement vrai, une culture n'a-t-elle pas une puissance d'interpellation des autres cultures ? *« Ce que tu reconnais valable dans un autre univers humain, peux-tu l'accueillir dans ton univers à toi ? Accueillir l'autre m'entraîne à rechercher ce qu'il est normal d'accueillir de lui dans ma propre identité ».*

Nos grilles d'analyse et le marxisme

La constatation d'approches si diverses débouche sur une question ; puisqu'il n'y a pas de modèle unique, nos combats de libération, ici et au tiers monde, débouchent-ils sur une solidarité réelle ? A été notée l'importance des outils que peuvent fournir les sciences humaines (économie, psychologie, sociologie, écologie...) : l'exploration des sciences humaines comporte une attitude scientifique qui favorise la recherche et critique l'absolu de certaines certitudes affirmées sans vérification. L'apport des

sciences humaines est grand pour dépasser le niveau passionnel et approfondir les analyses économiques et politiques, qui permettent d'identifier les vraies contradictions et de développer nos solidarités réelles.

Mais la recherche rebondit : quelle est la valeur de nos grilles d'analyse ? En particulier, quel sens donnons-nous au *marxisme* ?

■ Pour certains d'entre nous, le marxisme tel qu'il est exprimé et vécu dans la classe ouvrière européenne est :

- un outil capital qui fournit des repères constants pour la compréhension de la société actuelle, y compris dans sa dimension internationale (ex. : redéploiement industriel, pillage du tiers monde, etc.) ;
- un outil capital pour la transformation de la société et la marche vers le socialisme.

■ D'autres pensent qu'il est disqualifié à cause de l'incapacité actuelle des marxistes à prendre en compte les problèmes de développement du tiers monde, ou tout simplement parce qu'il est un produit de l'Occident et, comme tel, incapable de s'adapter à d'autres univers.

Plutôt que de s'empoigner sur la portée universelle, ou non, du marxisme — vocabulaire qui trahit une sorte de concurrence sous-jacente avec ce que nous disons du Christ ! — il vaut mieux constater que ce que le marxisme peut apporter au tiers monde est lié à son *caractère strictement scientifique* : « *dans la mesure où il est scientifique, l'outil d'analyse marxiste peut prétendre à rendre compte de toute formation sociale, à condition de s'ajuster et de s'affiner en fonction d'autres formations sociales que celles qui sont caractérisées par l'industrialisation. Ceci suppose que le marxisme ne soit pas importé d'Occident mais soit manié et repensé par les gens du pays. Ceci suppose aussi que ne soient pas bloquées démarche scientifique et philosophie matérialiste athée* ».

Un défi à l'Eglise

Les enjeux pour l'homme sont tels qu'ils interpellent l'Eglise et sa manière de se situer dans le monde. La lutte des exploités pour leur libération invite à jeter les jalons d'une économie solidaire ; la réalité des diverses cultures appelle la réalisation d'une

communion des peuples. N'est-ce pas le lieu d'une Eglise vouée au service désintéressé des hommes ?

« *L'espérance chrétienne est du vent, aime à dire Mgr Zoa, si elle n'est pas habitée par des espoirs humains concrets* ». On a besoin de réalisations... pour pouvoir vivre l'espérance. On ne peut vivre l'espérance que si on a vécu — à certains moments — un certain bonheur : un mariage, une naissance, ce sont des bonheurs qui appellent l'espérance. Pour la libération c'est pareil : il faut qu'une libération ait été éprouvée déjà, à certains moments, pour qu'il puisse y avoir une espérance de cette dignité totale qu'apporte la foi en Jésus-Christ.

Sans les réduire aux partis et à leurs stratégies, n'est-ce pas à travers des pratiques de libération, au cœur des combats pour l'homme, que Jésus-Christ peut être annoncé et perçu comme Libérateur ?

*Divers par la culture, l'idéologie, etc...
inscrivant dans l'histoire de "notre peuple"
la foi en Jésus-Christ :*

mais quel est son visage ?

« **Encore analphabètes
de Jésus-Christ** »

Au cœur des réalités humaines, dans des combats menés pour la justice et pour un avenir humain, partie prenante de la conscience des hommes d'aujourd'hui, c'est là que nous apprenons à vivre Jésus-Christ. C'est là que nous cherchons à vivre de la foi et que nous nous comprenons comme des hommes qui « *appartiennent à un autre* ». C'est là que les savoirs que nous avons sur la foi et sur l'Eglise sont mis en cause par l'expérience

du monde. C'est là que se cherche — à travers bien des contradictions — une cohérence entre une compréhension de l'homme et une compréhension de Jésus-Christ.

Recherche de cohérence ?

Le mot — lancé au démarrage — n'exprime pourtant pas l'essentiel de nos démarches :

- trop statique, il n'indique pas l'importance d'une recherche continuelle : en réalité on n'est plus craiment croyant si l'on n'est plus en recherche,
- trop intellectuel, il n'évoque pas l'unité d'un regard sur l'homme et sur Jésus-Christ : c'est le même qui analyse l'homme et qui reçoit Jésus-Christ. Il ne s'agit pas d'une unité réalisée par le seul assemblage des mots : « *On constate une connivence entre l'espérance en Jésus-Christ ressuscité et notre foi en l'homme* ». — « *Il y a dans ma vie, dans mes relations à tous les niveaux, une même tendresse : un aspect mystique* ».

Mais comment parler de Jésus-Christ. « *On a Jésus-Christ dans la peau, mais le contenu de notre relation à Lui, nous ne savons pas en dire grand-chose* ». « *Nous manquons de vocabulaire et nous sommes encore des analphabètes* ». « *A certains moments, la seule cohérence qui existe entre ma foi et le monde, est celle qui jaillit de l'aspiration à un monde nouveau : Marana tha !* ».

Des approches diverses de Jésus-Christ

Plutôt que de parler de LA manière dont nous comprenons la foi, il faut constater la diversité de nos approches de Jésus-Christ. En un écheveau difficile à dévider, s'entremêlent dans nos vies combats de libération, analyses de société et façons de parler du Christ. Il n'y a pas de foi à l'état pur et le déchiffrement que nous faisons de Jésus-Christ est tributaire de la manière dont nous comprenons les hommes. Et les images que nous employons spontanément pour parler du Christ ne sont pas innocentes, elles traduisent des accents, des préoccupations, des sensibilités diverses. On a parlé de Lui :

- comme homme du *non-soupçon* (milieux marginaux) ;
- comme étranger : « *Il faut que j'annonce à mes frères que*

*le salut vient de Jésus, ce frère universel qui n'est pas noir »
(Cameroun) ;*

— *comme chemin vers Dieu (Maghreb).*

Mais les trois visages sur lesquels nous nous sommes attardés sont ceux de bonheur pour les hommes, de libérateur, de révélateur du Père.

**Christ,
bonheur
pour les hommes**

« Dans le monde des soignants, qui sont des techniciens habitués au rationnel, l'ironie rejette les pratiques irrationnelles liées à l'enfance et la colère disqualifie le moralisme religieux qui viole les consciences et n'est attentif qu'aux péchés et aux faiblesses de l'homme. Le message de Jésus-Christ ne peut être présenté que comme bonne nouvelle pour les hommes, prenant en compte le bonheur de l'homme, son bien-être et son plaisir de vivre : dans le monde psychiatrique, le plaisir est le commencement d'un salut ».

Pour l'atelier santé, Jésus-Christ se présente comme bonheur pour l'homme :

- *« Celui qui guérit ; celui qui s'engage de toutes ses forces pour alléger la souffrance des hommes ; celui qui, dans toutes ses relations, aime chaque être humain comme il est et le fait « exister ».*
- *« Celui qui libère son peuple de toute dépendance aliénante à l'égard des tenants du pouvoir et du savoir même religieux. Seule compte la relation d'amour avec le Père qui est miséricorde et l'amour pour les frères qui en est la manifestation ».*

Mais

« Si Jésus invite l'homme au bonheur, il l'interpelle pour un bonheur qui ne prend toute sa dimension qu'en s'ouvrant à d'autres aspects : Jésus-Christ n'est pas qu'un libérateur humain et on ne peut soustraire de son message qu'il parle du Père ».

Christ, libérateur

Pour les prêtres ouvriers, Christ est d'abord le libérateur.

« Sur les chantiers des travaux publics, je rencontre des hommes qui prient, des Musulmans. Humainement, je suis dans une situation scabreuse : si j'adorais Dieu et que je ne faisais rien de plus, je serais en dehors du projet de Dieu qui veut le bonheur de l'homme. Au niveau politique, le marxisme nous apprend que l'avenir de l'homme se fait en se battant pied à pied avec la situation. L'évangile est aussi une bagarre pied à pied avec la réalité : il ne peut se pratiquer ailleurs. Engagés dans des combats de libération, nous sommes obligés à voir Jésus-Christ de façon nouvelle. Et ce n'est qu'à l'intérieur d'une lutte pour la justice que Jésus-Christ peut être perçu comme libérateur des hommes ».

On note que — partout en Amérique latine — sous l'image du « *Christo liberador* » se réalisent à la fois la conscientisation, la marche vers la libération et la redécouverte d'un évangile qui cesse d'être résignation aux dominations.

Mais

L'interpellation vient d'un technicien agricole :

« Ne risque-t-on pas de faire des courts-jus entre les combats pour l'homme et Jésus-Christ libérateur ? Attention à ne pas enfermer Jésus-Christ dans la justice ou la solidarité et à ne pas le bloquer avec une idéologie ou un type de société ».

Christ, révélateur du Père

A Alger, le projecteur est braqué sur une autre face du Christ :

« Le contact et la proximité de l'Islam ont fait découvrir l'aspect de la transcendance, sans pour autant que nous considérions Dieu extérieur à l'homme : tous nous nous accordons sur l'initiative de l'amour de Dieu. Il nous paraît important d'affirmer notre foi au Dieu unique... L'Islam nous a amenés à nous interroger à la fois sur la place qui a été donnée à Jésus et sur la manière d'en parler, la manière d'exprimer nos liens avec Lui. Non pas que nous remettions Jésus en cause, mais n'avons-nous pas été formés selon une christologie trop englobante aboutissant parfois à une christolâtrie ?... »

... De fait n'a-t-on pas majoré sa place au détriment du mystère de Dieu, ne risque-t-on pas aussi parfois d'en faire un simple libérateur, une sorte de prototype, un simple humaniste ? Cette mise en question a fait davantage redécouvrir à certains qu'Il est Celui qui mène à Dieu... N'est-il pas Celui qui se présente comme le Chemin, la Voie, la Vie ? ».

Mais

D'un autre coin du Maghreb, une voix appelle à une vision du Christ qui ne soit pas unilatérale. Dans un contexte plus marqué par l'interpellation des incroyants, il est important de mettre en valeur d'autres aspects du Christ : son rôle de révélateur du Père ne dit pas tout de sa personnalité.

Exigences de la réinterprétation

Urgence et risques

Nos images de Jésus-Christ ne sont pas innocentes : la compréhension que nous avons de Lui porte les traces de notre situation culturelle, de notre métier, de notre expérience humaine. Un individu ne peut prétendre vivre Jésus-Christ sans coloration : il nous faut bien ré-interpréter Jésus-Christ en fonction de la mentalité des hommes que nous sommes devenus.

Il est inévitable que notre compréhension de Jésus-Christ soit modelée par nos situations. On parle de Dieu par analogie, en se servant de ce qu'on connaît, de l'expérience humaine qui est la nôtre. Mais n'en était-il pas de même pour Jésus-Christ ? Il a parlé de Dieu comme Père par analogie : il se servait de ce qui, dans l'expérience humaine de son temps, lui paraissait le plus propice à faire comprendre qui est Dieu.

La mentalité et les attentes des hommes avec qui nous vivons ne sont pas extérieures à nous ; elles sont devenues nôtres : c'est à travers elles qu'on finit par voir Jésus-Christ.

Mais, à procéder ainsi, est-ce que nous ne façonnons pas nous-mêmes un Christ ou un Dieu selon nos cheminements, nos contextes culturels et nos conditionnements sociaux ?

* Quand je dis : Dieu veut le plaisir de l'homme, est-ce que je ne risque pas de projeter sur Jésus-Christ *mes désirs* et mes besoins ?

- * Lorsque, à partir des espoirs de libération, tu vois le Christ comme libérateur, tu peux durcir les choses et te mettre à théologiser l'aspect que tu as perçu : au bout d'un certain temps, ta foi ne sera plus qu'une *idéologie* qui vient sacraliser une option de société.

La critique marxiste voit dans la religion une protestation contre la misère et une projection des aspirations humaines dans un monde idéal. Jésus-Christ serait-il seulement la couverture religieuse de nos désirs collectifs ?

Jésus-Christ toujours au delà

De Jésus, nous retenons l'aspect qui est davantage en connivence avec notre recherche, notre action, notre analyse de société. Et pourtant Jésus-Christ n'est défini par aucun de ses aspects : Il n'est réductible à aucune de ses images. Ainsi, lorsqu'on parle du Christ comme libérateur, au bout d'un certain temps, on s'aperçoit que ces mots sont devenus trop courts :

■ « *Les copains du Maghreb ont rappelé que, pour eux, ce qui est premier c'est la foi en Dieu. Pour moi, c'est pareil. J'ai toujours été surpris par ceux qui disaient que Dieu ne les intéressait pas, mais seulement le Christ. Jésus-Christ me montre un chemin pour aller vers Dieu. A partir de Jésus, chemin pour aller avec lui à la rencontre du Père, je reprends toutes les expressions : « libérateur », « bonheur », etc. Cela fait partie du chemin ouvert : c'est en luttant avec les hommes pour les libérer, en faire des hommes responsables, qu'on peut acheminer vers Dieu. Ainsi, on est empêché de s'enfermer sur certains aspects qu'on découvre en Jésus-Christ : Il est chemin pour aller à la rencontre de Dieu ».*

■ Accueillir le Christ dans une vie appelle une conversion :

« *En Afrique noire, il y a une grande importance du groupe (la famille, la tribu...). Dans ces solidarités, on peut faire la découverte du Christ. Mais il entraîne à aller plus loin, il porte la solidarité humaine au delà de la famille et de la tribu, pour s'étendre à une solidarité avec tous les hommes d'autres races, d'autres couleurs. Le Christ a toujours ouvert des pistes au delà du comportement solidaire qu'il avait avec les hommes. Il ouvre à l'avenir : la manière dont le Christ se présente et vit avec le Père est une piste pour aller toujours au delà ».*

■ De même si l'on présente Jésus comme bonheur de l'homme : « *La problématique du bonheur est celle que tu emploies en*

paroisse avec les fiancés et avec les gens qui viennent pour un baptême. C'est leur problématique : tu essaies de te situer là et, après, d'aller plus loin, pour éviter que cela reste uniquement individualiste. Mais, de fait, tu accueilles les gens dans cette dimension : ils vivent un événement heureux et ils essaient d'associer Jésus-Christ à leur bonheur. Il s'agit de montrer que Jésus-Christ accueille cela, mais aussi qu'il nous interpelle pour un bonheur qui ne prend toute sa dimension qu'en ayant d'autres aspects : libération, accueil du Père, etc. Au cours de l'histoire, bien des hommes se sont présentés comme libérateurs pour l'homme, certains plus opératoires que Jésus-Christ. Jésus-Christ ne m'intéresse que s'il est autre que ce que je peux trouver autour de moi ; ainsi Jésus-Christ ne m'intéresse que s'il m'apprend sur le bonheur autre chose que ce que disent les psychanalistes ».

Dialectique des besoins et de l'accueil

Deux choses sont à faire, qui sont difficiles à tenir en même temps :

1. Le lien entre compréhension de Jésus-Christ et besoins des hommes. *Jésus-Christ répond aux besoins des hommes* dont nous sommes solidaires : nous privilégions dans l'Evangile ce qui est dans le sens de ces besoins que nous arrivons à identifier ; c'est normal.
2. Jésus-Christ répond aux besoins des hommes : il accueille leurs aspirations mais, en même temps, il les provoque à aller *plus loin que les besoins exprimés*. Par exemple, pour la solidarité, il la fonde plus haut en la renvoyant à sa source qui est Dieu — Père. De même avec d'autres images du Christ, libérateur, bonheur... Ainsi, la compréhension de Jésus-Christ est à la fois dans le droit fil des besoins des hommes et, en même temps, elle les dépasse : la libération qu'apporte Jésus-Christ est bien au delà de celle que les gens attendent.

C'est au cœur de la dialectique entre besoins des hommes et compréhension de Jésus-Christ que se joue la qualité de notre *réinterprétation de l'évangile*. Il faut affiner notre analyse :

« Je me demande si la dialectique dont nous parlons n'est pas trop courte. Il me semble que c'est plus compliqué que cela. Il y a d'abord quelque chose dont on éprouve la réalité : un bonheur qu'on vit, ou une libération dont on éprouve la réalité à travers les moyens qu'on emploie pour la réaliser. Et l'on parle de la découverte du Christ à partir des besoins auxquels on parti-

cipe : on ne peut accueillir Jésus-Christ qu'à partir d'un aspect de sa personnalité pour lequel on a une certaine soif. Mais il faudrait creuser le fonctionnement de la dialectique entre besoin et accueil, car un autre élément intervient : greffé sur cette dialectique, est souvent éprouvé un besoin plus grand de bonheur, ou de libération en raison même des limites dont on a l'expérience. Par ailleurs, ce qui nous est livré de Jésus-Christ par les autres, et par l'Écriture, nous révèle aussi des besoins que nous n'avions pas identifiés ».

Ainsi trois moments sont repérés :

— *« Jésus-Christ dévoile la SOURCE de ce dont tu as eu l'expérience (une réalité vécue, un bonheur, mais aussi le poids de la haine ou de la contradiction). Ainsi tu ne vas jamais parler de Jésus libérateur au tout-venant ! Ce serait une proposition irrecevable car elle ne se greffe pas sur ce qu'il vit. Est-ce que tu peux avoir besoin de quelque chose dont tu n'as pas encore éprouvé le bienfait ?*

— *Pour la réalisation de nos aspirations, Jésus-Christ dévoile le CHEMIN. Il nous révèle la source de ce que nous vivons, mais, plus profondément qui nous sommes par rapport à Dieu. Expérimenter ce que nous sommes par rapport à Dieu, c'est cela qui peut créer l'espérance. On cherche à le réaliser mais ça ne se réalisera pleinement qu'en espérance à travers réussites et échecs. Jésus-Christ est un chemin de mort et de résurrection, qui l'appelle à surmonter tes échecs. Est-ce que Jésus n'est pas celui qui introduit une permanence, un caractère durable à ce que nous pouvons construire dans le provisoire ?*

— *Il y a plus. Au delà de ce que nous percevons, Jésus-Christ dévoile le TERME de nos aspirations. Il s'agit d'un horizon autre que tous les mots que nous employons (libération, bonheur, etc.). Plus qu'en Europe, en Afrique, on sent davantage une soif de dignité : l'esclavage marque ce continent, encore aujourd'hui. Être un homme comme les autres, c'est difficile à admettre. Cette soif de dignité trouve une réponse lorsque Jésus dit qu'on est enfant de Dieu ; pas seulement des frères de Jésus, mais des fils de Dieu. Cette filiation donne cette dignité, elle la restaure, elle lui promet une ouverture imprévue ».*

Pôles de vérification

Dans leur mouvement même, les religions fabriquent un Dieu qui est à l'image de ce qu'on connaît. Si la compréhension

de Jésus-Christ est fonction de ce que nous vivons, y a-t-il une différence entre foi en Jésus-Christ et foi religieuse ? Comment savoir si tu accueilles Jésus-Christ dans ses dimensions essentielles ou si tu as laissé tomber des aspects majeurs de son message ?

Il faut parler ici du rôle de l'Écriture qui remet dans la totalité de ce que l'Église a vécu, de ce que tu dois tenir — et qui peut te rebuter parce que cela ne va pas dans ton sens. Écriture et vie de l'Église sont deux pôles de vérification de la foi.

● *Accueillir l'Écriture* t'ouvre à l'objectivité de la foi. « *J'ai beaucoup apprécié, il y a quelques années, le travail de Marcel Massard sur l'objectivité de la foi. Il montrait qu'à chaque étape le peuple faisait une découverte de Dieu qu'il risquait de s'approprier. Mais toujours se produisait une désinstallation du peuple : Dieu l'appelait au delà des projections qu'il était tenté de faire. Ce mouvement de dépossession est fondamental* ».

● *La rencontre d'autres chrétiens* — vivant dans le même monde que toi, et aussi dans d'autres univers — fait prendre conscience qu'on n'est sensible qu'à un aspect de Jésus-Christ. « *Parce que la lutte est dure et qu'il faut tenir, il manque souvent aux militants très engagés cette expression toute simple de joie, de bonheur. De ce côté là, l'atelier Santé me réinterpelle sur un aspect de Jésus-Christ que j'ai laissé tomber* ». Pour d'autres, « *Le contact avec des camarades algériens nous a beaucoup aidés à découvrir l'autre vraiment différent, de même les camarades des Travaux publics. Nous avons découvert d'autres cohérences qui ont cassé la sacralisation que nous faisons de la nôtre. Si je n'avais pas rencontré les camarades algériens, il y a des relativisations qui ne se seraient pas faites et sur le plan humain et sur le plan de la foi* ».

A quelles conditions peut-on rester dociles à l'Esprit Saint qui nous fait reconnaître l'authenticité de Jésus-Christ vécu par d'autres ? Ce n'est pas de notre pouvoir humain, mais il dépend quand même de nous d'en être rendus capables par l'Esprit. De toute façon, seule une lecture ecclésiale de l'évangile peut nous éviter d'en faire le refuge de nos aspirations, ou de le réduire à une construction idéologique.

Une matrice ecclésiale de la foi

Dans les lieux où nous habitons, même si les partenaires sont rares ou inexistants, la dimension ecclésiale est ressentie comme une nécessité. Pour que la foi puisse s'inscrire dans des univers culturels autres, il faut une matrice ecclésiale. Rechercher, à nouveaux frais, une compréhension de l'évangile greffée sur une nouvelle manière de comprendre les hommes n'est pas qu'une opération intellectuelle : sont appelées également célébration de la foi et recherche partagée dans une pratique ecclésiale.

Notre rêve serait de trouver, là où nous sommes, dans le voisinage de nos quartiers ou au cœur du coude à coude des militants, un lieu ecclésial capable de « *refaire la chair de la foi* » pour les hommes dont nous sommes solidaires.

Une Eglise en nouvelles pousses

Un carrefour s'est efforcé de mettre en commun nos initiatives, nos essais, nos ébauches. Et le dialogue s'est noué entre deux surgissements d'église :

* Depuis 12 ans au Nord-Brésil, Robert ETAVE se fait l'écho de toute une prolifération de *communautés de base*. Il s'agit d'expériences en milieu très populaires (zones rurales ou banlieues urbaines). Au point de départ, une initiative de la hiérarchie et une animation faite par des permanents : mais le chemin se poursuit selon les désirs des gens, la responsabilité passe aux membres du groupe, à la fois plus pauvres et plus en prise sur les réalités.

Le rôle des prêtres est surtout d'équiper les animateurs. Ces communautés, très centrées sur l'évangile, cherchent à établir une confrontation entre la vie et la foi, et à donner des dimensions nouvelles à la célébration. Il s'agit d'une résurgence d'Eglise dans le contexte d'une société où les problèmes socio-économico-politiques sont aigus et lourds d'appels évangéliques. Ces communautés de base essayent de se libérer d'une manière totale, en incluant leurs racines culturelles (par exemple les noirs !), leur foi, leur désir d'être des hommes et de prendre leur place dans la vie économique et politique de la nation. C'est en leur sein que s'élabore peu à peu une théologie de la libération, non écrite celle-là, mais issue du peuple.

* Sur les plateaux limousins, la dégradation du tissu ecclésial continue à s'accroître du fait de la désertification en cours. Depuis plus de 25 ans, plusieurs équipes y travaillent. Une longue patience a permis d'établir des relations vraies avec la population

bien au delà des petits « réduits » pratiquants. Mais l'insertion dans le pays, le témoignage de l'évangile appellent à promouvoir une vie d'Eglise qui corresponde à la situation et à ces expériences de la foi aujourd'hui. Un projet a pris corps : *l'Assemblée chrétienne des Hauts Plateaux* se réunit à l'époque des grandes fêtes pour célébrer durant une journée Celui que sa foi reconnaît dans le quotidien de la vie et dont les mystères éclairent les réalités humaines. Une centaine de personnes composent actuellement cette assemblée. La diversité des âges, des milieux, des appartenances sociales et politiques sont sources de tensions, d'affrontements, parfois de ruptures, parfois aussi de réflexion et de dépassement. Cette assemblée ne se veut pas une « chapelle » marginale. Son ambition, c'est de devenir l'Eglise « *de plein exercice* » en ce pays. Non seulement lieu de l'Eucharistie, mais également lieu de baptêmes et de mariages. Non seulement démarche de communion des chrétiens dans la foi, mais signe de cette foi pour un pays donné. L'une des originalités du projet consiste en ce que l'assemblée n'est pas une initiative étrangère qui s'implanterait là sans tenir compte du reste. C'est l'Eglise pré-existante qui se donne un espace d'invention, un moyen de pouvoir faire l'avenir. Des liens sont réfléchis et suscités avec les paroisses survivantes. Cela aussi soulève des problèmes et pourra créer des tensions. Pour nous, il s'agit de vivre la situation qui est la nôtre : une situation de transition...

Sur des terres très diverses, des expériences surgissent selon des modèles ecclésiaux différents dans les deux cas cités :

- **Le modèle de la parabole évangélique de la semence :**

nous met devant la fraîcheur et la spontanéité d'une germination ecclésiale. Le terrain est favorable, il faut le souligner (besoins religieux liés aux aspirations sociales de gens pauvres, disponibles à une formation), et l'initiative est guidée par le souci de laisser mûrir l'expérience sans la structurer trop vite. Simple-ment quelques garde-fous sont posés : ne pas céder à la religiosité, éviter le repli de ces petites communautés sur elles-mêmes, ne pas en faire non plus des cercles de formation : en un mot il s'agit d'*ouvrir cette expérience à la catholicité de l'Eglise* en respectant les étapes d'une germination.

- **Le modèle de la crise qui s'est nouée dans l'Eglise judéo-chrétienne avec la conversion des païens à Antioche :**

nous met devant les tensions inévitables qu'engendrent les renou-

vellements suscités par l'accueil de nouvelles aspirations dans l'espace ecclésial. On peut dire alors qu'il y a crise biologique : entre l'ancien et le nouveau un affrontement se produit en même temps que des liens tendent à se tisser, entraînant la mort de certaines choses et la naissance d'autres choses. On peut dire aussi qu'une plaie s'ouvre : des cellules nouvelles apparaissent alors, produisant la cicatrisation en se soudant à la vieille peau.

Il faut souligner l'aspect inévitable de ces tensions. Mais accepter les tensions, c'est accepter la plaie ouverte en vue de la reconstitution d'un nouveau tissu ecclésial : tout n'est pas caduc dans le passé, tout n'est pas valable dans les aspirations nouvelles. *Un passage donc à vivre* où le temps joue un grand rôle (le mystère pascal au cœur de la genèse de l'Eglise) : un passage qui comporte le risque de la marginalisation comme celui de la crispation.

Dans les églises locales, comment ?

Une dimension ecclésiale est inscrite en nos démarches, mais nous constatons souvent une incohérence entre ce que nous vivons et ce que vit l'église locale. *« Massivement, l'Eglise est perçue sur le registre de la religion ; on la voit jouer un rôle d'intégration sociale ». « Vues du Maghreb, d'Amérique latine ou d'Afrique noire, il est clair que les sphères d'influence des églises sont déterminées par les aires économiques. Bien souvent leurs frontières sont celles des impérialismes, et elles reculent avec eux »*. Tout cela, nous le savons, et pourtant nous n'avons pas rompu les amarres. Le rapport à l'Eglise visible n'est pas étranger à nos vies. Un débat s'est amorcé sur la manière dont nous assumons ces tensions en des lieux différents :

— Pour les équipes urbaines qui ont choisi d'être au travail ET d'avoir des responsabilités territoriales, il s'agit de rendre crédible le lien entre l'Eglise souterraine et l'Eglise déjà visible. *« Nous voulons œuvrer pour qu'une cohérence et une vérité apparaissent entre ce que l'Eglise signifie concrètement sur le terrain et l'effort évangélique poursuivi dans la vie de travail. Massivement nos camarades de travail rencontrent l'Eglise à travers les gestes sacramentels : nous cherchons à être cohérents dans le travail, dans l'engagement syndical et dans la responsabilité paroissiale »*.

— *« Aux Travaux publics, c'est l'expérience du désert : déplacement, brièveté des chantiers, déracinement perpétuel ;*

une Eglise non présente à ce monde des chantiers : on vit un peu comme des moines. Pour la foi et pour l'Eglise, quelle est la signification de nos vies de prêtres ? Le rapport à l'Eglise se pose comme une question vitale pour nous, prêtres ouvriers ». Ce n'est pas un type seul qui évangélise et il n'y a pas d'évangélisation collective si nos combats ne trouvent pas leur expression dans l'Eglise-institution. L'annonce de l'Evangile, qui est notre raison d'être, nous renvoie à la nécessité d'une église qui puisse accueillir ceux avec qui nous vivons. Même si cela ne se fait pas sans tension ou sans crise, nous ne pouvons nous désintéresser de l'évolution de l'Eglise, ni renoncer à la perspective d'une église qui puisse devenir la leur en même temps que la nôtre.

— Au Congo Brazza, l'écart est grand entre une Eglise de chrétienté, très traditionnelle et repliée sur elle-même, et ce pays dont l'option socialiste est en référence au marxisme léniniste. Un projet prend corps d'un partage avec les quelques prêtres ou religieuses qui travaillent professionnellement : une recherche sur nos vies de travail, sur les problèmes politiques, etc. pourrait être menée collectivement, qui serait répercutée en Eglise et serait l'apprentissage de nouvelles attitudes de l'Eglise au milieu de ce peuple.

— A Alger, *« il n'y a pas de cohérence entre l'Eglise à faire naître et l'Eglise déjà là. L'église des paroisses, rassemblée autour des prêtres demeurés en Algérie, est une église de coopérants, totalement extérieure à ce que nous vivons. A côté, il y a une église du silence, formée de quelques chrétiens algériens, de quelques femmes de « ménage mixte » : ils ne peuvent se dire chrétiens. Telle cette amie dont la famille ne sait pas qu'elle est chrétienne ! On prie avec elle, elle reçoit l'eucharistie. Mais son existence est doublement extérieure, ignorée de sa famille et non reçue par l'Eglise »*. Par delà la Méditerranée, on rejoint la situation d'un militant communiste *« séduit »* par Jésus-Christ. Quel espace d'église serait apte à l'accueillir si, un jour, il demandait le baptême ?

Vivant *« aux frontières »*, faut-il désespérer et nous déclarer marginaux ?

D'un camarade qui est souvent seul français parmi les ouvriers immigrés des Travaux publics, vient un cri *« Pourquoi serions-nous marginaux par rapport à l'Eglise, alors que nous vivons à la pointe de l'évangile avec les pauvres et les gens en recherche d'une autre société ? »*.

Nous ne sommes pas à notre propre compte, mais à celui de l'Eglise, et l'Eglise n'est-elle pas sans cesse appelée à un voyage au delà d'elle-même ?

Membres de différents peuples, classes, cultures, concernés par Jésus-Christ et par l'Eglise :

**mais
est-ce une utopie ?**

« Du point de vue culturel, il y a une distance considérable entre un paysan français, un zaïrois, un banlieusard parisien, les hommes dont j'ai partagé la vie. Situé parmi ces hommes, j'ai pensé que Jésus-Christ est pour eux, aussi divers soient-ils, le Salut. Mais j'ai toujours cru que chacun ne pouvait découvrir Jésus-Christ que dans sa propre culture, — sans rejet ni démission — mais bien au cœur des engagements qu'il prend dans la société, là où il se trouve ».

Telle est l'expression de l'un d'entre nous. Au long de nos itinéraires (des itinéraires de rencontre avec l'autre, dialogue avec des cultures différentes...) qu'est devenue notre conviction de départ, à savoir que Jésus-Christ peut concerner les hommes avec qui nous vivons ?

**Agresseurs
ou prisonniers ?**

**L'autre
dans sa différence**

« En classe ouvrière ou au tiers monde, il ne faut pas masquer la diversité des situations et des expériences humaines : la revendication d'identité s'exprime au tiers monde par la différence culturelle ; en France, on est davantage affronté à la diversité idéologique. Et les prêtres ouvriers aiment à se dire devenus "l'un d'entre eux" ; tandis qu'au tiers monde on rencontre encore l'autre comme étranger ».

Et pourtant, ne faut-il pas faire une analyse plus fine ? L'étrangéité qui persiste au tiers monde ne nous interroge-t-elle pas, en France, sur notre proximité apparente ?

« Comme croyant, j'ai fait l'expérience de mon étrangéité, et je l'ai fait d'autant plus que j'étais proche et lié par beaucoup de choses vécues ensemble. Sans doute mon appartenance à l'Eglise n'était pas pour rien dans cette étrangéité ; mais, plus fondamentalement, celle-ci tient au fait que mes copains étaient construits dans l'athéisme et pas forcément dans l'athéisme militant, mais dans cette espèce d'athéisme qui est enfermement dans le provisoire, dans la durée de la vie terrestre. Je me demande si cette barrière que j'ai sentie n'est pas aussi une barrière culturelle : c'est-à-dire qu'on doit aborder un type de culture occidentale qui est une culture séculière ».

Cette butée sur la différence de l'autre s'éprouve dans notre incapacité à rendre compte de notre foi : *« Chrétiens ou prêtres au P.C., que savons-nous aujourd'hui dire de Jésus-Christ ? et cela dans le langage de nos camarades ? ».*

Par ailleurs, au Maghreb, l'étrangéité est repérée de manière claire : la société musulmane traditionnelle est cohérente et n'a aucun besoin de nous. Mais il ne s'agit pas d'une étrangéité absolue. C'est aussi un monde en devenir, avec des projets de société et des hommes marqués par l'incroyance. Là, on est peut-être plus proche. Faut-il dire alors plutôt différent qu'étranger ? *A la fois proche et autre, avec une certaine « parenté »* qui est la base du dialogue.

Les clôtures culturelles des religions

Dans le discours théologique des religions, la relation à Dieu est affirmée universelle : mais les hommes qui l'affirment vivent ici et là et — souvent d'une manière inconsciente — ils rendent la religion prisonnière d'une culture particulière. La relation à Dieu subit un enfermement culturel.

Nous avons surtout découvert ces clôtures au tiers monde par ce que nous avons vu en Amérique latine, au Maghreb, en Afrique noire. Quelle religion pourrait se dire universelle aujourd'hui ? *« Croire en l'universalité de Jésus-Christ a été ma prétention ; une prétention que je n'ai jamais affirmée d'ailleurs. Vivant en Islam, je n'ai plus trop cette prétention. La religion romaine n'a-t-elle pas une prétention indue lorsqu'elle se dit universelle ? L'Islam, lui aussi, a la prétention de se vouloir universel, et il*

l'affirme avec force parce qu'il se veut la religion de l'homme, et d'un homme qui ne décolle pas de la réalité, ce dont il accuse facilement le Christianisme ».

De fait, souvent en Afrique, a été prêché un Christ restreint et étriqué, dans la mesure où il était véhiculé par une culture occidentale et lié à une puissance coloniale. Ce qui n'a pas été sans provoquer des mouvements de rejet. Il est significatif que le Kibanguisme se soit créé dans un pays où poste militaire, poste civil et mission catholique étaient situés sur un même territoire ; ce qui n'a pas été vrai sur des territoires anglophones, où il n'y avait pas ce même lien politico-militaire.

Les séquelles de ces agressions coloniales sont lourdes aujourd'hui. Au Congo Brazza où demeure l'héritage de l'âge colonial, et où subsistent les pratiques impérialistes de l'occident, la question surgit : *Peut-on être congolais ET chrétien ?*

« Au Maghreb, peut-on parler de Jésus-Christ comme Libérateur ? Non : il a un visage d'agresseur. Pour les musulmans, il est l'agresseur et on l'a présenté ainsi. Les références des Algériens sont les croisades, le fait colonial, la guerre d'Algérie. Du Christ, ils n'ont que foutre : ils veulent assumer leur identité. Bien sûr quelques chrétiens existent, perdus et disséminés. Mais si quelqu'un me disait : « Jésus-Christ m'intéresse », je ne sais pas ce que je ferais ! car pour un Musulman, devenir chrétien serait se couper de ses racines et de son environnement humain ; ce serait une régression au plan humain (ou, alors, il lui faudrait vivre sa foi en secret...) ».

Dans ce contexte, *« on découvre que, depuis des siècles, l'évangile a été pensé, que la foi a été comprise avec des catégories gréco-latines, aristotéliennes ou platoniciennes : ce sont des schèmes occidentaux. Mais vivement qu'on se dépêche de dépouiller le Dieu occidental des vêtements culturels dont on l'a affublé ! ».*

La constatation pourrait être faite en bien des lieux, tel le monde de la Santé : *« La foi en Jésus-Christ est amalgamée avec une tradition philosophique, héritée de la culture gréco-latine. Mais ce n'est pas la "plante" ni le "terreau" naturels à nos milieux : à savoir un humanisme scientifique nouveau, fondé sur la*

biologie, l'ethnologie et la sociologie, la linguistique, la psychologie et la psychanalyse. C'est pourtant là que la foi devrait être greffée ».

Ces clôtures culturelles des religions rendent les rencontres difficiles, voire impossibles ; elles conduisent à des visions des choses si cohérentes qu'elles deviennent fanatisme. Les exemples historiques ne manquent pas, où des dimensions importantes de Dieu ont été maintenues dans une telle gangue de certitude qu'elles y étaient prisonnières : ainsi, combien de siècles a-t-il fallu pour que l'Orient puisse apporter sa contribution dans la mise en valeur de l'Esprit Saint ? le protestantisme provoquer un retour à l'évangile ? et aussi l'Islam témoigner de la transcendance de Dieu ?

Sous ce jour, la tolérance mutuelle des religions apparaît plutôt comme *une prison réciproque* : on admet l'existence de l'autre ; mais on est tellement sûr de sa vérité que l'autre ni ne m'interroge, ni ne me provoque à remettre en cause ma propre vérité. L'autre est là ; c'est tout.

L'inlassable espérance

Concerné par l'autre

Selon des routes variées, c'est dans « *l'être avec* » que peut s'ouvrir un chemin de liberté : la porte est la rencontre de l'autre. « *Dans une attitude de tolérance, on se résigne à une acceptation passive de l'autre qui est à côté de moi. Prendre en compte la liberté de conscience appelle à se remettre en cause mutuellement parce qu'on se sent concerné par l'autre, interpellé par sa différence* ». « *Ainsi profondément engagé dans la vie des hommes étrangers de race et de religion, on est renvoyé à la source du cheminement, à une Parole de Dieu toujours en avant de nous* ». (Emigrés).

« *Jésus-Christ nous libère de ce qu'on a appelé "notre cohérence" : enfermés dans notre cohérence comme dans une prison, on est conduit au refus de l'autre (intolérance) ou à la fermeture à l'autre (tolérance). C'est ce que je vois en Islam : "L'autre ne peut qu'être dans l'erreur, et je ne peux que souhaiter qu'il devienne musulman". Alors, moi chrétien, est-ce que je dois souhaiter aussi que l'autre devienne chrétien ? Que Jésus-Christ soit universel, ça voulait dire, pour moi, qu'il fallait adhérer à Jésus-Christ. C'est de cette attitude que Jésus-Christ m'a libéré. Je crois que Jésus-Christ me renvoie à ma condition d'homme : il ne me fait pas décoller de ma condition d'homme, il remet la foi à échelle humaine. Il me tourne vers l'autre* ». (Alger).

A partir du moment où l'autre — sa différence et sa recherche — me concerne, bien des choses se déplacent et se mettent à bouger.

Une recherche partagée

« Dans le compagnonnage long, dans l'estime réciproque, avec des relations avec des copains non croyants, le commun, l'ordinaire de la vie : ce sont toutes ces questions qui retentissent dans la vie quotidienne, et nous les partageons » (Tertiaire).

« En Europe ou en Afrique, toutes les expériences que j'ai vécues avec les hommes me font découvrir qu'ils sont toujours insatisfaits, quels qu'ils soient, dans toutes les catégories sociales ou culturelles. Insatisfaits de leur propre sort et de la société dans laquelle ils vivent. Tout de suite, devant cela, s'évoque un problème de conversion :

- *d'abord, aller plus loin que ce que l'homme est : une conversion de dépassement. L'homme ne sera jamais satisfait par ses seules ressources humaines.*
- *Ensuite,, découvrir que les limites de l'homme sont un poids, un handicap dont il ne peut se libérer seul : nécessité d'une force autre dans la vie. Irruption de quelqu'un, d'une force autre ? Pour moi, c'est personnalisé en Jésus-Christ ».*

A été lancée l'expression d'une « espèce d'universel au niveau du vide et de l'insatisfaction des hommes ». « Pour moi, la question de Dieu est plus large que celle de Jésus-Christ. Cela veut dire que Dieu prend les chemins qu'il veut d'abord, et qu'il peut ensuite, pour "cogner" comme question dans la vie des hommes. Et les hommes laissent retentir ces questions de la vie à leur manière ».

L'expérience d'un même Dieu...

« Personnellement, je crois tout à fait que l'homme de foi est un homme en quête de vérité. C'est une attitude fondamentale. J'ai vécu ma foi comme quelqu'un qui cherche avec d'autres, c'est-à-dire avec bien des copains, et pas que des chrétiens. En partant de la manière dont je me suis situé au contact quotidien par rapport à l'incroyance, je n'affirmerai pas que Jésus-Christ est universel comme une vérité toute faite. Je me situe à mes propres yeux, comme l'homme d'une "tradition" c'est-à-dire entouré de gens qui dépendent d'autres "traditions". En disant cela je traduis mon attitude réelle : se savoir l'homme d'une tradition,

d'une vérité, l'expérimenter, la vérifier ; une tradition que je ne peux continuer à porter que si elle s'agrandit du regard des autres. En ce sens, j'espère que Jésus-Christ peut, pourrait devenir universel. Mais surtout je ne peux pas cesser de chercher ce qu'il signifie pour moi et pour les gens dont je suis solidaire. J'ai toujours été une sorte de ruminant qui, provoqué par le milieu de travail, etc., a toujours essayé de voir ce que Jésus-Christ veut dire. La vérité de Jésus-Christ pour moi ne peut pas se passer de cette espèce de travail de rencontre avec les autres, parce que le Jésus-Christ auquel je pourrai croire demain ne peut être qu'un Jésus-Christ agrandi, mieux saisi grâce aux autres : sinon ma foi dépérit, elle est foutue. Alors il me semble que vivre la foi en Jésus-Christ, c'est vivre avec l'espérance qu'il peut être une réponse vraie pour moi qui, demain, sera devenu autre parce qu'elle rencontre, elle évolue » (Prêtre ouvrier).

« Ma foi s'est profondément modifiée dans une longue fraternité au contact des musulmans importés en France : remise en cause de mes sécurités, ce n'est pas un reniement de ma foi. La révélation de Dieu se fait par tous les hommes : les autres m'ont révélé Dieu et c'est le même Dieu ». (Paris).

« Après 22 ans en Algérie, je ne me sens pas étrangère dans l'école ou dans le quartier. Tout ce qui a fait mon éducation religieuse s'est effondré, mais Jésus-Christ est toujours l'espérance de ma vie, même si je n'en parle pratiquement jamais. Algérienne, je fais le rhamadan. Ils acceptent que je le fasse avec eux : il y a un Dieu, un seul Dieu : on dit cela quand on se retrouve. Plus que du carême chrétien je me sens proche des rites du pays. Je vis tout cela avec le Christ mais je ne sais pas où cela me mènera ».

Un peu partout, dans la fraternité avec les hommes, notre image du Christ est modifiée par la rencontre des autres. « Et, progressivement, une unification de nos vies se réalise en Jésus-Christ, en France ou à l'étranger, à l'unisson avec des peuples ou des cultures différentes, parce que nous partageons leur chemin d'hommes, au milieu des tout petits trucs de la vie. Cette unification progressive est un lieu d'espérance ».

« Mais que veut ma foi pour mes camarades ? Ce qui est sûr, c'est l'importance de la durée de notre foi vécue au cœur d'un engagement ouvrier ». — « Mes copains de travail commencent à soupçonner la cohérence de ma vie. Ils ont mis des années à s'interroger sur ma vie au travail et le dimanche à l'église. Après ce

temps de vérification, le lendemain du film "Journal d'un P.O." : « je commence à te comprendre ». Par ailleurs, la présence de chrétiens dans les organisations ouvrières conduit certains camarades communistes à une évidence : il y a des chrétiens sérieux engagés dans la lutte et ils ont des motivations à la fois religieuses et ouvrières. Dans les luttes dures, ils ne lâchent pas ». (Un P.O. en paroisse).

Ici ou là commence à se réaliser une « pré-découverte qu'il y a une cohérence dans nos vies ». Parfois cela va un peu plus loin et il arrive de rencontrer des copains qui disent : « Je ne crois pas en Dieu. Mais si Dieu existe, comme tu le crois, il a probablement ce visage là ».

**Une porte
pourrait s'ouvrir...**

« J'ai toujours eu la conviction qu'à partir d'un long compagnonnage, de la convergence de témoignages... une porte pourrait s'ouvrir. Et je me retrouve bien dans l'histoire de l' "utopie" de Tunis ». — « Il doit être possible de se convertir sans se déculturer, sans abandonner cet ensemble très riche et très beau, cette synthèse qui s'est nouée » (Brésil).

« Sommes-nous en Algérie uniquement pour le travail ou la rencontre d'une autre culture ? Il y a aussi autre chose : l'espérance que — sans quitter leur culture — quelques musulmans puissent reconnaître Jésus-Christ ».

« C'est dans la mort de la Parole et de sa prétention universelle — lorsqu'elle a pris en compte la liberté de conscience de l'autre — que la Parole redevient proposable et écoutable ».

« Si la Parole — Jésus-Christ — est vraie, il doit y avoir des chemins à discerner pour que le message puisse être entendu de mes camarades de chantier et que l'étincelle jaillisse ». Mais, il s'agit d'un « mysterium fidei ».

**La longue route
d'une vraie
catholicité**

Un défi des peuples

A travers le monde, il existe des manifestations de Jésus-Christ qui ne partent pas de l'Eglise, et qui parfois se font contre elle, qui prêchait un christianisme étriqué parce que clôturé dans un contexte colonial. Dans l'Islam également, par exemple en Kabylie, le peuple fait un certain syncrétisme : des sectes que combat d'Islam officiel mais où on invoque également Allah.

Des deux côtés de l'Atlantique, le syncrétisme qui nous a

interpellés avait le visage des cultes afro-brésiliens ou du Kibanguisme :

Au Brésil

Les Noirs ou les Indiens, empêchés dans leur histoire de vivre leurs religions, ont essayé de vivre un certain syncrétisme : ils ont établi des correspondances entre des saints chrétiens et des divinités africaines ou indiennes pour pouvoir faire tranquillement leurs cultes sous l'apparence de célébrer les fêtes chrétiennes. C'était le peuple lui-même qui créait un syncrétisme religieux : on est à la fois catholique et dans les cultes. Mais du point de vue de ceux qui le vivent, ce syncrétisme est simplement une façade : c'est-à-dire qu'à l'intérieur persiste toute la cohérence africaine. Aujourd'hui, Dieu se manifeste en dehors des cadres normaux, en dehors de l'Eglise : le peuple (qui est le peuple de Dieu...) veut expérimenter un Dieu désinstitutionalisé, c'est-à-dire en dehors de ces institutions que l'Eglise a fabriquées pour canaliser Dieu, pour présenter Dieu aux hommes. Dans ces syncrétismes religieux, les gens — tout en restant fidèles à ce qu'ils sont — y incluent d'une certaine manière Jésus-Christ, même si c'est en pointillé.

Au Zaïre

Le Kibanguisme est une recherche de christianisme vécu sous forme de religion africaine. Kibango était protestant. Il a créé un rite plus adapté à l'âme africaine. Il s'est heuré à l'opposition de l'Eglise et est mort en prison. Aujourd'hui le Kibanguisme est entré au Conseil oecuménique et il a une recherche scripturaire très sérieuse. Mais il a beaucoup perdu à cause de sa collusion avec le régime. Au delà de cette erreur de parcours, il est intéressant de voir les Africains fabriquer eux-mêmes leur christianisme noir. C'est extraordinaire : le peuple lui-même prouve à la fois sa fidélité à Jésus-Christ et sa fidélité à lui-même. C'est une protestation de l'universalité du Christ assez étonnante : le Kibanguisme manifeste l'universalité d'un J.C. fabriqué par le peuple, et cela contre les églises qui proclament l'universalité de Jésus-Christ.

**Universel,
« notre » Christ ?**

Dans l'histoire des hommes, la question de Dieu est première et, dans le monde, elle est plus large que celle de Jésus-Christ. Alors que signifie proclamer l'universalité du salut en Jésus-Christ ? On peut très bien croire en Dieu sans croire en Jésus-Christ ; la foi musulmane est salvatrice pour un certain nombre de copains qui la vivent de manière profonde. N'est-ce pas une prétention induite de l'Eglise que de faire de Jésus-Christ un entonnoir obligatoire pour tous les peuples ?

Bien des points devraient être éclaircis dans nos expressions :

Salut en Jésus-Christ

« On a fait allusion au salut en Jésus-Christ. Mais est-ce que ce salut doit obligatoirement être lucide, clair pour tous les hommes ? Est-ce que le salut n'opère pas de manière obscure, inconsciente pour une quantité de gens, pour bien des hommes qui sont simplement orientés vers... ? Faut-il viser à ce que ce soit exprimé de manière consciente et lucide pour tous ? N'est-ce pas rabattre au niveau d'un passage obligé ce qui est du niveau de la reconnaissance de Jésus comme quelqu'un qui appelle à connaître ses amis ? ».

Salut ou révélation ?

« On parle du salut comme universel. Mais est-ce qu'ainsi on formule bien les choses ? Jésus-Christ est venu sur la terre pour révéler le Père : il n'est pas venu pour tourner les hommes vers lui, mais vers le Père ; c'est cela qui est important. Il est venu faire connaître Dieu, ouvrir la voie qui mène à Dieu : et cela, dans le sillage de l'ancien testament qui a été rencontre de l'homme et de Dieu ».

La voie ou une voie ?

« Tout homme est appelé à la rencontre de Dieu et Jésus-Christ est chemin. Mais on s'interroge à Alger : est-ce que Jésus-Christ est la voie ou une voie ? Mais dire "Jésus est une voie, non la voie" : on n'ose pas faire le pas. Parce qu'intimement on y croit encore à l'universalité ! Jésus-Christ n'est pas une voie parmi d'autres... Mais on ne sait pas... on est au B.A. ba, on fait des pas sur la pointe des pieds ».

Nous ne disposons pas encore de parole pour rendre compte du rôle du Christ. Et il nous faut être en recherche constante : là où nous sommes enracinés, percevoir autrement l'universalité de Jésus-Christ. D'autant plus que, dans notre manière de parler de l'universalité de Jésus-Christ, il y a encore des racines occidentales. Pour nous : « *universalité de Jésus-Christ* » veut dire : « *notre Jésus-Christ* » universel. Or ce n'est pas à nous de fabriquer Jésus-Christ ! Il y a toujours cette idée sous-jacente que le Jésus-Christ auquel, nous, nous croyons est universel. Or « *le Jésus-Christ universel* » n'est pas forcément la manière dont nous croyons au Christ.

Jésus-Christ a été *une* manière, en *un* lieu déterminé, à *une* époque donnée. Aucun individu ne peut prétendre à une parole sur Jésus qui soit universelle, en ce sens qu'il le serait sans coloration : on n'atteint à l'universel qu'à partir d'un vécu particulier. L'Eglise, elle-même, est *une* manière et *un* lieu.

**C'est l'Eglise
qui fait
devenir universel
Jésus-Christ**

« *Je crois que Jésus-Christ peut concerner des hommes d'une autre culture. Il a la capacité d'être universel et il y a ou il y aura des hommes attirés par Lui. Mais le problème est celui de la conversion de l'Eglise pour que les hommes puissent reconnaître Jésus-Christ. Jésus-Christ ne concerne pas les hommes avec qui je vis, mais il peut les concerner. Jésus-Christ n'est pas universel, c'est l'Eglise qui peut le faire devenir universel, elle a à rendre visible le fait qu'il est universel* » (Tunis).

« *Mais cela suppose une attitude vraie et modeste de la part de l'Eglise qui est rarement celle qu'elle a lorsqu'elle s'affiche ou s'exprime* ». Cela appelle l'Eglise à une réévaluation de la manière dont elle comprend sa mission dans la rencontre d'autres cultures :

1) « *Essayer de découvrir les pierres d'attente de Jésus-Christ dans ces cultures. Cela serait encore une attitude tout à fait égo-centrique, occidentale : on récupère ce qui est récupérable. Ainsi à l'égard des cultes afro-brésiliens, je serais très ennuyé si l'Eglise avait une attitude draconienne et puriste et disait : « Soyez vous-mêmes, ne mangez plus à tous les râteliers, soyez simplement fidèles à ce que vous êtes. Si vous êtes catholiques, soyez d'une religion, mais pas des deux à la fois ».* Cela me paraîtrait une rationalisation qui serait très dommageable, surtout que ce phénomène de syncrétisme n'a pas été fait par des

décisions de théologiens — ni catholiques, ni européens, ni africains — mais a été fait par le peuple : c'est le peuple qui a trouvé son chemin comme ça ».

2) « Autre attitude : essayer d'entrer dans une autre cohérence, essayer de vivre, de découvrir de l'intérieur cette cohérence qui est tout à fait autre, pour y vibrer, pour la sentir, peut-être pas pour y adhérer de toute notre âme, mais tout de même plus que par curiosité, pour l'aimer et communier avec elle dans tout ce qu'elle a de plus extraordinaire. Car, quand on commence à y être de l'intérieur, on est pris dedans. Alors on se demande si Jésus-Christ universel n'est pas celui qui, justement, va nous sortir de notre cohérence occidentale, pour aimer tout simplement cette cohérence que des gens trouvent tellement importante ».

Tous les hommes sont appelés à découvrir Dieu. Jésus-Christ peut concerner tout homme. Mais le Christ n'est pas une idée théologique ! C'est un don que nous avons reçu de connaître Jésus-Christ. Nous savons également que l'Esprit travaille les hommes avec qui nous vivons. Le Christ est une réalité qui surgit du dedans du peuple : chaque peuple doit pouvoir accueillir Jésus-Christ à l'intérieur de sa culture. En un sens, dans chaque peuple l'Eglise doit conquérir l'universalité de Jésus-Christ.

Eglise universelle ? une communion d'églises locales

De la confrontation...

A travers la diversité de nos approches, se pressent, vécu par les uns et les autres, un Jésus-Christ aux visages multiples. C'est une richesse incontestable. Mais est-il possible de la partager ? Selon une expression imagée, notre Eglise n'est-elle pas une « juxtaposition de pots de fleurs » ? ou — selon le mot d'un communiste — « une auberge espagnole » où chacun apporte son manger, c'est-à-dire se bâtit l'image de « son » Christ ?

Tous insistent sur l'urgence d'une confrontation entre des hommes engagés dans la diversité des espaces culturels : là, nous avons peu de partenaires ! Découvrir la cohérence, cherchée par d'autres entre leurs combats de libération, leur compréhension de l'homme et leur lecture de l'évangile, nous provoque à la fois à découvrir qui ils sont et qui nous sommes nous-mêmes. L'autre nous est nécessaire pour comprendre notre identité humaine tout comme notre identité chrétienne.

On a besoin de la compréhension que les autres ont de l'homme, de Jésus-Christ et de l'Eglise pour les connaître mieux

nous-mêmes et pour faire éclater les clôtures de notre propre connaissance. *« Le contact avec des camarades algériens nous a beaucoup aidés à découvrir l'autre vraiment différent. De même les prêtres ouvriers des grands travaux. On a découvert d'autres cohérences qui ont cassé la sacralisation qu'on faisait de la nôtre. Si je n'avais pas rencontré les camarades algériens, il y a des relativisations qui ne se seraient pas faites et sur le plan humain et sur le plan de la foi ».*

Se confronter aux diverses compréhensions de Jésus-Christ, c'est avouer que nous ne connaissons qu'une facette de Jésus-Christ et que nous avons besoin des autres pour briser les réductions que nous opérons si facilement et nous acheminer vers une reconnaissance plus totale de Jésus-Christ.

Nos diversités culturelles et idéologiques sont-elles si importantes qu'il n'y a plus ni partage ni confrontation possibles ? Nous sommes convaincus du contraire, mais nous avons noté des *obstacles importantes à surmonter* notamment lorsqu'il s'agit d'idéologies qui s'affrontent. Cela demande des efforts profonds, à commencer par celui de rendre compte aux autres du visage qu'a pour soi Jésus-Christ. *« Dans une équipe de prêtres ouvriers prête à éclater à cause des options politiques différentes, on constate qu'on découvre beaucoup sur Jésus-Christ, précisément au moment où l'on reconnaît les différences ».* Par contre, la confrontation devient impossible lorsque la pratique est incohérente avec Jésus-Christ, et qu'il n'y a pas de recherche pour la rendre cohérente.

« Mais pourquoi ce qui n'était pas possible entre nous, il y a quelques années, le devient-il aujourd'hui ? Tout un mûrissement est nécessaire. Avant de pouvoir accueillir autre chose, il faut qu'un homme — ou un groupe — ait « digéré » la part de vérité qui est la sienne. C'est dans la mesure où l'on a touché les limites, où on se rend compte que ce qu'on dit est à la fois vrai, et en même temps trop court, qu'un appel se creuse à chercher ce que d'autres vivent et à s'y confronter ».

Ainsi la confrontation est saisie comme un moment important de notre vie ecclésiale. Mais elle n'est pas un TOUT ecclésial.

Pour que la confrontation soit une réalité vivante, sont nécessaires :

- un amont de la confrontation (une vie de prière, une pratique ecclésiale...) ;
- un aval également, car la confrontation appelle une fécondité ecclésiale (création de lieux d'Eglise...).

...à une communion d'églises locales

La confrontation amorce une pratique ecclésiale : elle implique une conception de l'Eglise qui est *catholique parce que communion d'églises locales* différentes. Cette universalité s'origine aux débuts de l'histoire de l'Eglise :

- les démarches de Paul, à cause d'un choix délibéré pour les grecs, se sont heurtées à l'église judéo-chrétienne de Jérusalem et ont engagé — au Concile de Jérusalem et ensuite — une communion d'églises dans la différence ;
- quelques décades plus tard, au moment de la constitution du canon des écritures, les églises qui vivaient dans des contextes très différents ont reconnu que c'était du même Jésus-Christ qu'elles vivaient. Parmi beaucoup d'autres textes (par exemple les apocryphes), les évangiles ont été ainsi triés, sélectionnés.

Une Eglise de la communion se joue dans une fourchette et des barrières : on ne peut pas donner n'importe quel visage de Jésus-Christ. Il ne s'agit pas seulement d'additionner des pots de fleurs. Un *discernement* est à faire qui ne vient pas des forces humaines, mais de l'Esprit Saint qui donne aux croyants en Jésus-Christ la capacité de reconnaître comme étant authentiquement de Jésus-Christ ce que d'autres en vivent de manière très différente : il n'y a que dans l'Esprit que l'on peut reconnaître Jésus-Christ comme Seigneur.

Devant les défis du monde, trois tâches imbriquées l'une dans l'autre, paraissent nécessaires pour la vérité de notre responsabilité collective, pour l'authenticité de notre service de l'évangile :

- travailler à ce que la *solidarité de nos combats* pour l'homme ne soit pas une solidarité illusoire ou vide : la communion ecclésiale plonge ses racines jusque dans les luttes des pauvres du monde.
- *Rendre une foi possible* appelle à chercher à nouveaux frais des compréhensions de l'évangile greffées sur des approches différentes des hommes.
- Porter ensemble le collectif ecclésial et ses tensions ; œuvrer pour une Eglise qui tende à être espace de recherche et *communio* d'églises locales.

Vers la rencontre de juillet 1978

Jean Rémond

En introduisant ces deux journées, Francis a exprimé ce qui nous motive pour vouloir et réaliser la rencontre de l'été 1978.

Il y aurait sans doute beaucoup de choses à dire sur les enjeux de cette rencontre. Certain de ne pas les avoir tous repérés, je vais seulement essayer de vous dire ceux que j'entrevois. D'autres, je n'en doute pas, pourraient le faire mieux que moi, dans une formulation plus heureuse, ou plus rigoureusement ajustée à ce que nous vivons. Je vous invite donc à recevoir la mienne en dépassant ses imperfections.

Si nous voulons que cette rencontre réponde, au moins un peu, à notre attente, il me semble qu'il faudrait que nous puissions en faire un *acte ecclésial* qui manifeste par sa réalité et son contenu le projet d'Eglise dont nous sommes porteurs dans nos vies.

Un acte ecclésial qui dévoile le point d'ancrage permanent de notre manière de vivre la Foi et de notre recherche de vie en Eglise. Le *point d'ancrage*, c'est notre manière de nous situer par rapport aux autres hommes, de les rencontrer et de dialoguer avec eux en accueillant les richesses dont ils sont porteur. Ce *point d'ancrage* comporte la prise en compte de ce que nous révèlent nos insertions dans la vie des hommes : à savoir que la validité humaine d'une société se jauge à ce qu'elle engendre en son sein de privilégiés et d'opprimés ou de laissés pour compte. A savoir encore que le chemin de progression vers une humanité plus humaine et réconciliée passe nécessairement par la solidarité avec les pauvres et une participation effective à leurs combats.

Un acte ecclésial par lequel nous essaierons de contribuer, pour notre part, à relever le défi que le monde tel qu'il est — et la situation ecclésiale telle qu'elle est au sein du monde — porte à la vitalité et à l'universalité de l'Evangile, ainsi qu'à l'universalité de l'Eglise comme sacrement du salut en Jésus-Christ pour tous les hommes.

■ Même si c'est à l'insu de l'Eglise, l'Evangile — nous le constatons — a été, en bien des endroits, confisqué par les privilégiés de la culture, de la richesse et du pouvoir. Par leurs comportements, ceux-ci l'ont rendu complice, aux yeux de millions d'hommes, des diverses formes d'exploitation ; ils l'ont emprisonné dans l'ordre inhumain qu'ils ont établi et l'ont dégradé en idéologie de soumission et en facteur d'aliénation. A cause même de tout cela, l'Evangile ne veut plus rien dire pour un très grand nombre d'hommes parce qu'il n'apparaît plus comme source possible d'un changement de vie.

La rencontre de 1978 peut être un *acte ecclésial* dans lequel nous manifesterons par nos vies, que, lorsque l'Evangile est entendu, accueilli et vécu dans la solidarité avec les pauvres et dans la diversité de leurs combats (ceux de la classe ouvrière, ceux des peuples du Tiers Monde)... il reprend signification humaine concrète pour nous-mêmes et pour ceux avec qui nous vivons.

Quand il est restitué aux pauvres, l'Evangile rejoint les protestations contre toutes les formes d'injustice et d'atteinte à la dignité humaine et les valide en les marquant du sceau même de Dieu. Il retrouve sa réalité de ferment de transformation de vie pour chacun de nous, pour tout homme et pour l'ensemble de l'humanité. Il reprend sa liberté par rapport à toutes les dépendances économiques, sociales, politiques et culturelles car il les juge à nouveau toutes en les soumettant à la lumière de Jésus-Christ.

■ L'annonce de l'Evangile risque de se faire aujourd'hui sans dénoncer vigoureusement les situations d'injustices provoquées par la domination toute puissante des sociétés multinationales. Le témoignage de l'Evangile en serait entâché, comme il l'a été souvent au cours des siècles passés, par le silence des églises européennes sur les ravages des expéditions coloniales. Le risque est grand, par ailleurs, de continuer à véhiculer avec l'Evangile l'héritage de la culture gréco-latine.

La rencontre de 1978 peut être un acte ecclésial dans lequel nous manifesterons par nos vies qu'il est possible de témoigner de l'Evangile et de le proposer en vivant parmi les peuples d'Afrique, d'Amérique latine, d'Asie sans imposer, ni même cautionner, la vision du monde, les schèmes culturels ou l'ordre social européens ; sans imposer, ni même cautionner la manière européenne de comprendre et de vivre la Foi en Eglise.

Il est possible en France de témoigner de l'Evangile et de le proposer en appartenant à des groupes humains qui ont une vision du monde et des schèmes culturels bien différents de ceux qui ont dominé depuis des siècles et marquent encore la société.

■ Pour autant qu'elle s'efforce de faire droit aux originalités culturelles et de les respecter, la démarche d'annonce de l'Evangile s'enlise aujourd'hui dans le maquis des diversités ethniques ou de milieux, et le parallélisme d'initiatives et d'organismes qui s'ignorent.

La rencontre de 1978 peut être un acte ecclésial dans lequel nous manifesterons que, dans la diversité nécessaire de ses expressions et de ses visages au sein d'univers culturels différents, il y a cependant une unité de la démarche d'annonce de l'Evangile.

Ces diverses expressions sont celles d'une même démarche parce qu'elles cherchent toutes leurs points de repère à la même source qui est le Dieu de Jésus-Christ. Lorsqu'elles se confrontent les unes les autres, en se confrontant à la même unique source, elles s'appellent mutuellement à se centrer sur l'essentiel et s'authentifient les unes par les autres dans leurs points de repère. Loin de s'émousser en se contredisant, elles se confortent et se fécondent mutuellement, et chacun en reçoit un souffle nouveau et une nouvelle vigueur.

■ Le ministère apostolique — épiscopal et presbytéral — a bien du mal à se mettre dans les perspectives de ce que le Concile Vatican II a rappelé de sa responsabilité première dans l'annonce de l'Evangile.

Il n'est parvenu jusqu'à maintenant

ni à prendre en charge et à son compte *collégalement* les diverses initiatives qui ont vu le jour pour annoncer l'Evangile,

ni à réaliser *collégalement* la mise en communion de ces initiatives pour mettre en lumière l'unité de leur démarche,

ni à insérer concrètement ceux qui vivent ces initiatives dans l'ensemble de la vie de l'Eglise.

La rencontre de 1978 peut être un acte ecclésial dans lequel nous manifesterons qu'il est possible de vivre collégalement le ministère comme serviteur de l'annonce de l'Evangile, dans le respect de l'originalité de chaque peuple et, en même temps, dans la fidélité à l'authentique Foi des Apôtres.

Il est possible de vivre collégalement le ministère comme serviteur d'un rassemblement ecclésial où les chrétiens se respectent dans leurs manières diverses de comprendre, de vivre et d'exprimer la Foi selon leurs apparte-

nances culturelles et, *en même temps*, se reconnaissent les uns les autres comme disciples du même Jésus-Christ et membres de son unique Eglise.

Il est possible de vivre collégialement le ministère apostolique — pour confirmer les chrétiens dans leur Foi au Dieu de Jésus-Christ et leur appartenance à l'Eglise — par la reconnaissance collégiale de l'authenticité de ce que chacun en vit dans le monde où il est situé et dont il veut rester solidaire.

La rencontre de 1978 peut être un acte ecclésial au sein duquel sera vécu *un acte ministériel collégial*. Nous le vivrons comme tel, nous prêtres, en lien avec les laïcs qui seront là et tous ceux avec lesquels nous vivons, mais aussi en communion avec les évêques présents qui participeront à la réunion dans le même esprit. Les évêques du Comité épiscopal ont en effet exprimé leur intention d'inviter plusieurs évêques du Tiers Monde pour vivre cette rencontre non pas seulement comme témoins d'une confrontation entre prêtres, mais aussi comme participants à une confrontation entre évêques.

La réunion du Comité épiscopal qui aura lieu le 15 septembre, a comme principal objet de s'organiser pour cela.



Comprendre la rencontre de 1978 comme *un acte ecclésial* ayant les dimensions que je viens de dire, c'est la voir à la fois comme le fruit des efforts que nous saurons consentir pour la préparer et comme un don de Dieu à accueillir. Préparer cette rencontre, c'est faire un sérieux travail d'analyse, de réflexion qui comporte bien des exigences ; mais c'est aussi une démarche spirituelle qui consiste à ouvrir nos cœurs à l'attente d'un passage du Seigneur qui nous appellera à une conversion.

Préparée et vécue dans ce sens, la rencontre de 1978 :

- correspond pour tous à une aspiration et à une attente au terme d'un long mûrissement ;
- elle sera un point de rencontre entre nous, dans nos diversités, acceptées et voulues, mais non encore prises en compte et assumées collectivement aujourd'hui ;
- elle sera un point de rencontre avec les jeunes qui sont porteurs de la même aspiration et la même attente. Nous les voulons et ils se veulent la Mission de France de demain ; mais pour l'être ils ont besoin de s'appuyer sur l'expérience de ce que notre génération aura pu commencer à vivre, non seulement dans la diversité de la Mission de France, mais aussi de son unité dans la démarche de fond.

La Mission de France et l'Association ne sont pas tout le ministère apostolique. Avec ceux et celles dont nous sommes les serviteurs dans le ministère qui est le nôtre, nous ne sommes pas toute l'Eglise.

Petite partie du ministère, petite parcelle de l'Eglise, nous avons comme tels — parce que tels —, à vivre le ministère et l'Eglise dans leur authenticité évangélique, sans vouloir donner de leçon à personne, mais avec la conscience que notre effort rejoint d'autres efforts semblables à travers le monde.

Ajouté à ceux-ci, le nôtre peut contribuer à mettre l'Eglise davantage en état de témoigner de l'Evangile en le rendant accessible à tous les hommes.

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à

Lettre aux communautés

Prélature

B. P. 124 - 94120 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Gl-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44 V

Maquette : J.-M. Bertholle